

La récupération identitaire dans *Le ciel de Bay City* de Mavrikakis et *Le livre d'Emma*
d'Agnant

par

Catherine Lord

Mémoire soumis au département d'Études françaises

pour l'obtention du grade de

Maîtrise ès Arts

Université Queen's

Kingston, Ontario, Canada

(Mars 2012)

Copyright © Catherine Lord, 2012

Abstract

This thesis explores the fragmented identities of the main characters in Catherine Mavrikakis's *Le ciel de Bay City* and in Marie-Célie Agnant's *Le livre d'Emma*. It determines that this fragmentation is rooted in traumatic legacies, namely the Holocaust and the trans-Atlantic slave trade. It discusses how, in the novels, these past traumas are silenced or not included into the main narratives available to the heroines, which results in their alienation. It also examines how the deficiencies in the heroines' collective or family histories come to haunt them in their present lives. It explores the different levels of the disruption in the passing on of their legacies. Taking into account feminist, post-colonial and psychoanalytical theories, it investigates ways the heroines attempt to transcend this horrific past, notably by using their body and recovering their collective histories and family memories. Then it discusses the protagonists' use of history in reconstructing their identities and determines whether they come to grips with the horrors they have discovered. It is argued that in spite of this heavy past, its discovery is essential for reconstructing the heroines' identities. Once they reclaimed their stories, they are able to hand it down to their off-springs. This transmission is viewed as a way of re-establishing a lost narrative, as well as a way of reintegrating the normal course of their history; it offers a degree of catharsis and ensures the next generation will be able to endure its past.

Résumé

Ce mémoire explore l'identité fragmentée dont souffrent les héroïnes dans *Le ciel de Bay City*, de Catherine Mavrikakis, et dans *Le livre d'Emma*, de Marie-Célie Agnant et établit que cette fragmentation prend source dans un legs traumatique, soit la Shoah et l'esclavagisme transatlantique. Dans la famille ou la collectivité des héroïnes, et durant des générations, ces traumatismes ont été passés sous silence ou n'ont pas été intégrés au discours dominant. Par conséquent, l'histoire éclipsée hante le présent des protagonistes. Ce mémoire explore les différents bris dans la filiation symbolique. En tenant compte de théories féministes, postcoloniales et psychanalytiques, il s'intéresse aux façons dont les héroïnes composent avec ce passé inscrit dans l'horreur, entre autres à l'utilisation du corps ainsi qu'à la récupération de ce passé. Nous examinons l'utilisation du passé dans la reconstruction identitaire et déterminons si les héroïnes parviennent à surmonter les horreurs qu'elles ont découvertes. Nous estimons que malgré ce passé difficile, la découverte de celui-ci s'avère essentielle pour leur construction identitaire, car une fois que leur passé est recouvert, les protagonistes sont en mesure de le léguer à leur progéniture. Nous tenons compte du rôle de la transmission dans la réinsertion de leur filiation symbolique, car ce processus narratif produit une certaine catharsis : nous démontrons qu'en se racontant, les héroïnes parviennent à renouer leur filiation ascendante à leur descendance, se réinscrivant ainsi dans une logique historique. Finalement, nous mesurons l'impact mitigé qu'exerce cette récupération identitaire sur la génération suivante.

Remerciements

Je tiens à remercier mes professeurs de premier cycle qui ont éveillé ma curiosité au sujet de la marginalisation et d'autres formes d'exclusion envers les groupes minoritaires. Je pense notamment à Dexter Noël (littérature afro-latino-américaine), à Nela Rio (littérature féministe) et à Omar Basabe (littérature indigéniste). De plus, sans mes amis issus de différentes communautés culturelles, je n'aurais peut-être pas été sensibilisée à certaines de leurs réalités. Je tiens donc à les remercier d'avoir bien voulu partager leurs expériences tout au long de notre amitié et de m'avoir acceptée dans leurs cercles. C'est peut-être à leur insu que mes amis Alfonso Parra Barrera, Soraya Sénosier et Alina Arrastía ont aiguisé mon intérêt pour les questions de discrimination envers les membres de groupes minoritaires en milieu majoritaire.

Je veux aussi remercier mes collègues du Collège militaire royal, particulièrement mon patron, Jean Lord, qui a été l'instigateur de ce projet et qui a su voir en moi quelque chose que j'ignorais. Je ne peux passer sous silence l'apport de mes collègues Rita Cormier et Dolorès Cléroux qui ont su adapter leur horaire en fonction du mien afin que je puisse suivre des cours à Queen's. Elles ont aussi dû composer avec mes inquiétudes, mes succès ainsi qu'avec tous les hauts et les bas que peuvent entraîner des études supérieures. Elles m'ont inlassablement encouragée dans la poursuite de mes études. Pour cette raison, je les remercie du fond du cœur. De plus, je félicite les relectrices qui ont scruté mon travail, notamment Alice Gianotti, et principalement Bianca Côté.

Mon mari, Peter Ingram, sans le soutien duquel je n'aurais pas pu me concentrer sur mes études, a démontré un appui inestimable en demeurant le pilier de la famille et du foyer ainsi qu'en faisant fi du coût financier temporaire qu'un retour aux études occasionnerait pour nous tous. Je le remercie sincèrement de toujours me suivre dans les projets auxquels je tiens. Enfin, je serai éternellement reconnaissante envers mes enfants, Jean-Pierre et Marie-Ève, qui font toujours preuve d'enthousiasme pour les défis que je m'impose. Puissent ces études les motiver à poursuivre leurs objectifs tout au long de leur enfance ainsi que lorsqu'ils seront devenus adultes.

Enfin, je ne veux pas omettre l'aide apportée par Stéphane Inkel, mon superviseur, tant sur le plan de sa flexibilité que de sa rigueur intellectuelle. Je le remercie spécialement d'avoir adapté son aide à mon statut d'étudiante à temps partiel. Beaucoup de nos échanges ont eu lieu par courriel ou par téléphone, ce qui a largement facilité mes démarches.

Table des matières

Abstract	i
Résumé	ii
Remerciements	iii
Chapitre 1 : Introduction	1
Problématique	1
Méthodologie.....	4
Chapitre 2 : La spoliation identitaire d’Amy dans <i>Le ciel de Bay City</i>	10
Les ruptures dans la filiation réelle	11
La perte de la filiation symbolique.....	13
Amy hantée par les fantômes du passé	16
Le syndrome post-traumatique transgénérationnel.....	18
Chapitre 3 : L’aliénation identitaire d’Emma dans <i>Le livre d’Emma</i>	25
L’absence de filiation réelle et symbolique durant l’enfance d’Emma	28
Le rejet dans la société des Blancs	33
La femme noire marginalisée et invisible	36
Tableau A. Les interruptions dans la filiation réelle dans <i>Le livre d’Emma</i>	42
Chapitre 4 : L’état du corps	43
Le corps repoussé	43
La sexualité dans <i>Le ciel de Bay City</i>	46
L’ascension au ciel.....	49
L’effacement du corps.....	51
La sexualité dans <i>Le livre d’Emma</i>	55
L’interruption de la malédiction par l’entremise du corps	60
Chapitre 5 : La réappropriation de l’histoire	63
L’oralité et la mémoire dans <i>Le livre d’Emma</i>	64
Le transfert de la parole	72
Le suicide comme réappropriation identitaire.....	76
La filiation hors clan et la réécriture de l’histoire	79
La récupération de l’histoire familiale chez Amy	81
La transmission de l’histoire d’Amy à Heaven	89
Tableau B. La répétition des gestes de l’ancêtre	94
Tableau C. Les récupérations filiales hors clan.....	95
Conclusion	96
Bibliographie	102
Corpus littéraire	102
Corpus critique sur les auteures et les romans choisis	102

Corpus théorique général	104
Interculturalisme et écriture migrante	105
Lectures secondaires	108
Ouvrages de références	108

Chapitre 1 : Introduction

Problématique

Les deux romans choisis se rejoignent à bien des égards; ils problématisent la recherche identitaire de jeunes filles dont l'identité est spoliée pour plusieurs raisons. Or, l'identité se construit généralement à partir de maints éléments; « [elle] a de multiples facettes et de nombreux constituants, culture, langue, religion, rites, mythologie, tradition, filiation, histoire, etc. »¹ D'emblée, cette description de la construction identitaire vient se planter au cœur de la diégèse des romans à l'étude, soit dans *Le ciel de Bay City* de Catherine Mavrikakis et *Le livre d'Emma* de Marie-Célie Agnant.

Dans le roman de Mavrikakis, l'on présente une jeune fille d'origine juive, Amy, née de parents européens émigrés aux États-Unis après la Seconde Guerre mondiale. Sa mère et sa tante ayant décidé de taire les maux de l'Europe, elles lui cachent son identité juive ainsi que le drame familial des quarante-huit membres de sa famille qui ont péri dans les camps de concentration nazis. Qui plus est, la mère rejette Amy et

¹ Yoram Mouchenik, « Réflexions sur l'identité chez l'adolescent juif », *Champ psychosomatique*, 25 (janvier 2002) : 120.

choisit plutôt d'adorer la mémoire de l'aînée mort-née. Amy est conséquemment élevée par sa tante qui vit dans un déni historique. Tout ceci prive Amy d'une pierre angulaire de l'histoire de sa communauté et empêche son accès au récit des origines.

De plus, en tant qu'immigrante de deuxième génération, Amy manque de repères identitaires. Dans une ville du Michigan où la modernité rutilante n'évoque aucun élément du passé, la ville contraste avec les cauchemars d'Amy, ancrés dans son histoire familiale. Rien autour d'elle ni personne ne lui explique pourquoi elle rêve aux victimes de la Shoah, ni pourquoi elle a des visions de sa sœur mort-née en décomposition et de spectres d'Auschwitz. « Plutôt que d'appartenir pleinement à son époque, elle porte en elle la mémoire honteuse de l'Occident. »² Alors que tout autour d'elle est préfabriqué et sans histoire, elle est hantée par les spectres d'un passé familial qu'elle ignore et qu'elle ne s'explique pas. Ces spectres évoquent une période révolue et un autre continent, et « effacent les frontières entre les mondes visible et invisible, mais aussi entre les époques et les territoires. Expiant les drames d'une communauté aveugle, Amy se mesure à l'Histoire, au ciel, se demandant pourquoi ce fardeau lui incombe. »³ Après avoir appris le récit familial, Amy tente d'éliminer cette souffrance en incendiant le logis familial dans lequel périssent tous les membres vivants de sa famille, sauf elle, mais les spectres du passé continuent pourtant de la suivre.

Le roman de Marie-Célie Agnant, quant à lui, met en scène une fille de descendance africaine, vivant à Grand-Lagon, île fictive des Antilles. Par un hasard

² Martine-Emmanuelle Lapointe, « Sous le ciel » *Voix et Images*, 34, 2, 101 (2009) : 147.

³ *Ibid.*

causé par le mélange génétique des ancêtres –maître et esclave–, elle naît plus foncée que sa mère à la peau dorée. Présenté comme ancré dans la psyché antillaise dans le roman, le rapport à la couleur de la peau complique la relation de la jeune Emma avec les siens et sa communauté. La couleur foncée de sa peau lui vaut le rejet maternel ainsi que l'ostracisme de tout son village, à l'intérieur duquel personne ne parle du « temps d'avant », soit de l'esclavagisme et du colonialisme. Emma est ainsi privée de l'héritage identitaire familial ainsi que de la genèse de son peuple.

Malgré sa récupération partielle du récit matrilinéaire, obtenu grâce à Mattie, une cousine de sa grand-mère maternelle, Emma possède une soif insatiable de compréhension et cherche dans l'histoire. Afin de poursuivre des études sur le rôle des négriers, elle s'expatrie en France, où sa thèse doctorale n'est pas acceptée par les universitaires, puis à Montréal, où elle reprend ses études. Ceci l'inscrit aussi dans le déchirement de l'immigration. Emma vit dans une société dans laquelle elle ne se reconnaît pas, alors qu'elle rêve à toutes les femmes de sa lignée et au voyage du retour à la terre ancestrale. Elle traîne avec elle la lourde histoire des ancêtres et n'arrive ni à la contourner ni à la sublimer. Lorsqu'elle devient mère, tout ceci lui paraît insurmontable pour elle et sa fille, tant et si bien qu'elle décide de tuer cette dernière. Cet infanticide l'amène dans un hôpital psychiatrique montréalais. C'est dans ce contexte qu'arrive Flore, l'interprète engagée pour traduire en français les propos de la patiente. Cette interprète fera office de narratrice du roman.

Les deux romans abondent en parallèles. D'abord, les deux présentent une héroïne issue d'une diaspora née du traumatisme, soit celle de l'esclavagisme transatlantique et de la Shoah. Cela implique un exode originel forcé qui, une fois doublé de l'immigration, accentue la déterritorialisation des héroïnes. Celles-ci sont également en manque de repères identificatoires et peinent à s'inscrire dans une filiation symbolique, n'ayant eu accès ni au récit familial ni à celui de leur origine collective. Puis, toutes deux vivent une marginalisation dans une société où elles se reconnaissent difficilement. Elles sont aussi repoussées par la mère, ce qui les prive de la reconnaissance initiale dont elles ont besoin. Malgré ces embûches, tant Amy qu'Emma cherchent à se créer une identité, en dépit des lacunes qui jalonnent leur enfance. Elles tentent de trouver un sens à toute cette souffrance dont elles ont hérité, afin de s'expliquer une partie d'elles-mêmes. Bref, la spoliation et la récupération identitaires constituent les enjeux majeurs des romans. Ils permettent d'aborder la question de la destruction et de la construction identitaire sous plusieurs angles.

Méthodologie

La plupart de la recherche recensée sur les romans de Catherine Mavrikakis s'inscrit sous la question du deuil et de la mémoire des morts (Gourde). Pour parler plus spécifiquement du roman *Le ciel de Bay City*, il y a l'incontournable nécessité d'appréhender ses morts, de confronter sa mémoire, afin de pouvoir vivre. Puisque les fantômes familiaux font partie de la diégèse, tantôt sous forme de cauchemar, tantôt

comme personnages, il semblait juste d'aller chercher un ancrage psychanalytique comme clé de lecture. Ainsi, quelques travaux sur le syndrome de stress post-traumatique transgénérationnel chez les survivants de la Shoah fournissent plusieurs termes et concepts qui deviennent utiles dans la présente recherche. De plus, ces études permettent d'analyser les enjeux du roman depuis une perspective psychanalytique, aidant ainsi à interpréter le phénomène des spectres du passé comme symptôme d'un passé transgénérationnel réprimé. La façon dont s'illustre la mémoire refoulée dans la diégèse révèle l'importance de cette mémoire en tant que constituant identitaire pour la protagoniste Amy.

Les études sur l'œuvre de Marie-Célie Agnant proviennent de plusieurs angles théoriques. Comme la prise de parole féminine prédomine dans les romans d'Agnant, plusieurs travaux féministes se sont penchés sur son œuvre (Lequin, Naudillon, Ndiaye). L'on intègre également Agnant dans les corpus de la littérature migrante et bien des études attestent cette classification (Moisan et Hildebrand, Carrière et Khordoc), sans doute à cause du thème de l'exil présent dans plusieurs de ses romans ou à cause du parcours de l'écrivaine qui l'a amenée des Antilles au Québec. Les études transculturelles et postcoloniales s'intéressent aussi à son œuvre (Rodrigues Gonçalves, Boucher, Branach-Kallas). *Le livre d'Emma*, par exemple, se révèle riche en thématiques qui y sont apparentées : le legs du colonialisme, l'exclusion raciale, le rapport au corps noir, le conflit avec la langue de l'autre et le rôle de l'oralité dans la transmission de la mémoire collective (Gbanou, Siemerling). Toutes ces thématiques renvoient

précisément à la question de la mémoire, à l'histoire des ancêtres d'un sujet qui n'y a pas accès.

Ce qui jaillit de ces deux romans et ce qui les unit, c'est donc la question de la mémoire : la mémoire passée sous silence, principalement à cause de l'horreur du passé impossible à transmettre, donc inénarrable. Malgré les siècles qui séparent ces deux référents historiques bien réels –la Shoah et l'esclavagisme transatlantique–, le problème de la transmission de la mémoire reste actuel pour les deux protagonistes. Toutes deux issues d'une diaspora, toutes deux déterritorialisées, Amy et Emma vivent dans une famille à l'intérieur de laquelle la transmission de la mémoire ne s'est pas accomplie pour diverses raisons. Par conséquent, elles se retrouvent empêchées de vivre leur présent parce qu'on a refusé de leur transmettre un passé jugé trop lourd; elles se voient hantées par ce passé indicible. Ainsi, le passé complique doublement la possession identitaire et l'inscription dans le présent; d'une part, il s'imisce dans leur présent sous forme de rêves et de cauchemars, d'autre part, il affecte directement leurs relations familiales, à cause des horreurs vécues par les ancêtres, brisant ainsi la transmission identitaire de la génération précédente vers la leur. Cette non-transmission a pour effet de les priver d'accès à leur filiation symbolique. Elles sont ainsi déshéritées du récit de l'origine, ce qui complique le constituant historique de leur construction identitaire.

C'est d'ailleurs en mettant en scène des jeunes filles sans repère identificatoire et sans filiation historique que la diégèse confirme la nécessité des divers constituants

de la construction identitaire. Car en l'absence de ceux-ci, les héroïnes se retrouvent démunies, sans compréhension du monde qui les entoure. À la recherche de leur identité spoliée ou déniée, les héroïnes tentent par plusieurs moyens de se reconstruire une identité, et cette recherche identitaire se manifeste de diverses façons. Comme nous le verrons, une grande partie de la construction identitaire tient de l'histoire et c'est cette facette de l'identité qui est problématique pour les héroïnes dans ces romans. Malgré le mutisme qui entourait ce lourd passé, elles en ont hérité, c'est-à-dire que leur vie est altérée par un passé qu'elles n'ont ni vécu, ni reçu, ni compris, alors que les personnages qui auraient pu en assurer la transmission s'obstinent à la leur refuser. Dès lors, les héroïnes ne peuvent trouver un sens à ce qui leur arrive, et ne possèdent que peu de moyens pour s'identifier à autre chose qu'à cette non-transmission.

Nous aborderons premièrement la question identitaire du point de vue de la filiation et de la transmission. Nous verrons ce que la non-transmission du récit familial laisse comme legs chez les héroïnes. Les deuxième et troisième chapitres seront consacrés aux multiples dénis identitaires qui compliquent la subjectivité⁴ des protagonistes. Les divers degrés de dépossession des héroïnes se révèlent en effet multiples. La déssubjectivation des héroïnes est telle que toutes deux sombrent dans la folie, de façon passagère ou de façon complète, et sont en proie à des hallucinations de fantômes du passé. Pour remédier à cette difficulté de vivre, elles prennent les grands moyens. Amy tente d'« assassiner » littéralement ou figurativement –le roman reste

⁴ Dans son acception philosophique (Petit Littré) : qualité de ce qui a rapport au sujet. Petit Littré

ambigu à ce sujet– toute sa famille, tant les vivants que les morts d’Auschwitz, alors qu’elle vient de découvrir le secret familial, pour ensuite faire un séjour en psychiatrie. Emma, déjà internée pour infanticide, refuse de s’exprimer en français même si elle le parle, et après s’être confiée à Flore – l’interprète engagée pour traduire ses propos–, elle met fin à ses jours.

Cette folie, résultat de dénis identitaires et d’une histoire trop lourde à porter, transpose l’incapacité de la quête identitaire en termes narratifs. En dépit de cette aliénation, les héroïnes entament bel et bien la recherche identitaire dans la diégèse, premièrement par la possession du corps. Nous avons vu que pour les personnages principaux féminins, le devenir femme est ardu, les deux héroïnes ayant été repoussées par leur mère. Cette quête d’amour infructueuse se soldera par l’impossibilité de s’imaginer comme sujets aimants-aimés. Malgré leurs difficultés, les héroïnes tentent de s’affranchir à travers leur corps. Amy se sert de sa sexualité dans *Le ciel de Bay City* alors qu’Emma cherche plutôt à être invisible aux yeux des hommes. Le suicide d’Emma sera analysé en fonction du rôle du corps et de ce qu’il représente métaphoriquement. Même si le corps est traité différemment par Amy et par Emma, il sert néanmoins d’outil de tentative de possession et d’affirmation de soi. Il faudra établir si la possession de leur propre corps se traduira en une certaine récupération identitaire.

Enfin, le cinquième chapitre portera sur la réappropriation de l’histoire comme tentative de récupération identitaire. Il s’agira d’expliquer comment Amy et Emma arrivent à combler les lacunes dans le récit familial et à rapiécer les morceaux retrouvés

de cette genèse. En se penchant sur cette récupération de l'histoire, il sera possible de déterminer si cette facette identitaire peut pallier l'identité manquante. Il faudra vérifier si les protagonistes réussissent à retrouver une partie de leur identité et à renouer la transmission identitaire qui leur avait été refusée afin de les léguer à leur descendance. Car malgré l'ego pillé des héroïnes, celles-ci s'acharnent inlassablement à reconquérir leur subjectivité spoliée. L'hypothèse avancée est qu'une partie de la récupération identitaire s'effectue à travers le récit de leur histoire. Outillées du récit familial et d'une partie de la genèse de leur peuple ou de leur clan, Amy et Emma n'arrivent pourtant pas à se défaire du fardeau de l'histoire. Il faudra découvrir si et comment les héroïnes assurent la transmission de cette mémoire retrouvée. En se racontant à autrui, arrivent-elles à apporter une filiation symbolique? Parviennent-elles à se réinscrire dans une logique temporelle? Et cette filiation temporalisée réussit-elle à en assurer la mémoire?

Chapitre 2 : La spoliation identitaire d’Amy dans *Le ciel de Bay City*

Le ciel de Bay City de Catherine Mavrikakis expose bien le problème de l’héroïne à qui on n’a légué ni le récit de la collectivité, ni l’histoire familiale. Cette non-transmission de la mémoire occasionne plusieurs troubles identitaires chez Amy. Ces derniers laissent voir que l’histoire collective est un vecteur identitaire important. En son absence, le sujet, en l’occurrence Amy, est voué à deviner ses racines et n’a aucun point de repère pour comprendre son présent. Pour Amy, le fait d’être tenue dans l’ignorance de ses origines est d’autant plus problématique que rien ne peut lui expliquer ses cauchemars ou l’origine de l’horreur de ses nuits. La transmission mémorielle ne s’est pas accomplie et Amy erre dans le temps. Il faut tenir compte de plusieurs facteurs pour pouvoir s’expliquer cette non-transmission, entre autres, les multiples ruptures qu’il y a eu dans la filiation réelle⁵ et symbolique⁶. Ces ruptures ont commencé bien avant elle, et il nous incombe d’en faire un survol.

⁵ Filiation biologique unissant un être à ses enfants (filiation réelle descendante) ou à ses parents (filiation réelle ascendante). (Ma définition)

⁶ filiation spirituelle, culturelle, linguistique ou identitaire entre un être et ses ascendants ou descendants, par opposition à la filiation biologique. (Ma définition)

Les ruptures dans la filiation réelle

C'est d'abord dans la génération des grands-parents d'Amy, dont on apprend l'existence par les spectres d'Elsa Rozenweig et George Rosenberg, que le roman entame une série de ruptures de la filiation réelle. Une fois le drame familial reconstitué, l'on découvre que les grands-parents maternels ont péri dans les camps de concentration alors que Denise et Babette, leurs filles, avaient été placées à l'abri chez des catholiques en Normandie. Babette et Denise, survivantes de la Shoah en tant qu'enfants cachées, ne sont pas moins épargnées par la souffrance, car elles présentent des symptômes qui témoignent d'un passé traumatique intransmissible. Il faut saisir l'importance des symptômes chez ces personnages secondaires, car ils illustrent la notion du passé impossible à transcender et par la même occasion, impossible à transmettre. Ces symptômes, répertoriés par la psychiatrie et la psychologie, sont présents chez les personnages et ont des référents extratextuels bien réels. L'on remarque que cette catégorie de survivants, bien qu'ayant survécu aux camps, peut rester marquée par la tragédie. Parmi les troubles psychiques et les symptômes de Babette et Denise dépeints dans le roman, plusieurs ont été observés chez des sujets de la génération des enfants cachés.⁷

Ces mêmes symptômes transparaissent dans plusieurs de leurs comportements. Denise, par exemple, efface toute trace de « juiverie » et « répète sans cesse que la religion conduit au pire. » (Mavrikakis, 19, 20) Entre autres, elle devient furieuse contre

⁷ Pour une illustration des symptômes répertoriés parmi les cas étudiés, voir : Ludwig Fineltnain, « Les syndromes des survivants de la Shoah » *Bulletin de psychiatrie* 12 (décembre 2002).

Babette lorsque celle-ci cherche à insuffler ses ardeurs religieuses à Amy. On peut y voir simplement l'expression d'un athéisme profond, mais force est de constater qu'il y réside surtout le désir de ne pas traîner le passé avec soi. On y perçoit aussi un sentiment de prophétie du malheur. Ces sentiments appuient l'idée d'un passé tu, renfermé, inscrit dans la tragédie. Babette renonce aussi au judaïsme. Il s'agit d'une dépersonnalisation, soit d'une perturbation de l'identité mémorielle qui consiste en une certaine perte de la réalité. Cette dissociation est accentuée par sa ferveur catholique, par ses nombreuses « bondieuseries » et par son intérêt pour les prêtres défroqués comme maris potentiels. «Ma tante est très croyante », d'expliquer Amy :

Comme ma mère, elle préfère taire le judaïsme de sa tribu. Nous ne parlons jamais de cela. Babette a épousé un vrai catholique, mon oncle, le brésilien, le « négro », dit ma mère. Babette a ainsi décidé d'effacer en elle toute trace de « juiverie » [...] ⁸

D'un côté, Babette refuse son passé juif alors que d'un autre, elle entretient une attitude nostalgique envers l'Europe. Cela évoque un sentiment de trahison de son milieu mêlé à une envie de fuir ce même milieu, l'un des troubles psychiques répertoriés chez les enfants cachés de la Shoah. Cette ambigüité témoigne d'un rapport conflictuel au passage du temps. Ayant refoulé son passé, Babette ne peut que rester figée dans le temps. Cela transparaît dans ses choix vestimentaires, dans la façon désuète de s'exprimer, dans ses efforts de recréer un luxe européen dans son salon, dans son

⁸ Catherine Mavrikakis, *Le ciel de Bay City*, Montréal : Hélotrope, 2008. 19, 20. Dorénavant, les références à ce roman seront notées sous cette forme : (Mavrikakis, pages).

admiration pour le général de Gaulle et dans ses collections littéraires d'auteurs français qu'elle ne lira jamais. Elle vit dans un présent illusoire, rattaché à un passé fictif.

La perte de la filiation symbolique

Babette cherche pourtant à savoir ce qui s'est passé et à la suite d'une correspondance avec une vieille tante, elle découvre le sort dramatique des quarante-huit membres de sa famille morts dans les camps de concentration. Ce désir de combler le vide dans l'histoire familiale est symptomatique d'une transmission défailante. À défaut d'avoir reçu son passé, Babette se met à sa recherche. Peut-être est-ce en partie pour remédier à sa souffrance, car même comme survivante, Babette doit composer avec le traumatisme. Mais de quel traumatisme s'agit-il? En psychiatrie, il est convenu que « les enfants cachés avec la famille pendant toute la durée de la guerre ont beaucoup moins souffert de l'accumulation des traumatismes que ceux qui furent confiés à des paysans [...] »⁹ Cela renvoie indubitablement au traumatisme de la perte des parents, mais aussi à la difficulté pour les enfants cachés chez des étrangers de se retrouver sans aucune filiation en l'absence des repères identitaires habituels. De plus, la mort des parents, ainsi que la disparition du clan, entraîne une impossibilité de transmission de leur judéité et de la filiation symbolique dont la culture et la religion sont vectrices. Il faut également savoir que dans le judaïsme, le rôle de la mère dans la transmission est primordial et que, malgré la mise à distance des fillettes et

⁹ Ludwig Fineltain, *op. cit.*, p. 15.

adolescentes dans les rites de naissance, du culte ou de l'étude religieuse, c'est la femme/mère qui assure l'observance religieuse et les rituels du foyer et surtout, c'est la mère qui assure la transmission de l'appartenance au judaïsme.¹⁰

Ainsi, la rupture de la filiation réelle provoquée par l'adoption et par le déracinement entraîne chez Babette et Denise une perte de filiation symbolique, normalement transmise par la famille et par la collectivité. Cette perte identitaire est d'ailleurs renforcée par une dimension territoriale lorsque les deux sœurs s'expatrient en Amérique, une fois devenues adultes, dans un désir de tout recommencer à neuf, comme le relate Amy : « [...] ma mère et sa sœur s'étaient concertées pour tomber enceintes en même temps, pour donner vie à des petits Américains tout neufs qui leur feraient oublier les rages et les colères de l'Europe guerrière. » (Mavrikakis, 11) Cette immigration volontaire aura pour effet de brouiller davantage les pistes identitaires de la prochaine génération, en l'occurrence, celle d'Amy. Par leur arrivée en terre américaine, les sœurs Duchesnay déracinent certains traits identitaires, notamment celui de la langue. Pour Amy, le français est un constituant identificatoire inexplicable, qui ne fait que la marginaliser davantage des autres adolescents. En effet, elle ignore même pourquoi elle parle français. Elle ne sait même pas qu'il s'agit d'une langue aussi parlée à l'extérieur de la sphère familiale jusqu'à ce qu'elle fasse la rencontre de clients francophones au K-Mart. La langue, normalement vecteur d'une communauté, est restreinte à la domesticité.

¹⁰ Yoram Mouchenik, *op. cit.*, p. 119-128.

Dans ses réflexions sur l'identité de l'adolescent juif, Yoram Mouchenik affirme, au sujet de la construction identitaire, que la deuxième génération issue de l'immigration éprouve des difficultés à cause d'un manque de repères identificatoires et d'une transmission absente ou appauvrie.¹¹ Dans le cas d'Amy, la transmission de l'histoire est absente car celle-ci est cachée. Alors que la culture française, de l'époque de la jeunesse des sœurs Duchesnay, est transmise, même si c'est de façon appauvrie et incomplète, cette culture n'existe que dans la domesticité et renvoie forcément à d'autres lieux. D'ailleurs Amy ne manque pas d'interroger son espace. La déterritorialisation accentue le drame d'Amy qui a des souvenirs sans lien avec son environnement réel. Dès lors, l'espace de Veronica Lane, de Bay City, du Michigan et même de l'Amérique est dépeint comme un présent vide, faux et sans souvenirs. L'espace devient une représentation d'un présent perpétuel ; Bay City est une ville sans trace historique où tout est fabriqué dans la modernité des années soixante : Veronica Lane, le K-Mart, la fumée des usines. La télévision console de tout, les gens attendent que le soir arrive pour entrer dans une nuit de sommeil sans rêve. Les objets domestiques –télé, fours à micro-ondes, barbecues– ont autant d'importance que les gens en tant qu'acteurs qui peuplent le quotidien de cette Amérique sans âme. Si le présent bruyant, électrique, voyant, industriel et fumant pose un baume provisoire sur les blessures du passé, il ne porte aucun espoir pour l'avenir.

Le roman se tresse dans un présent sans fin, mais il laisse s'échapper, en filigrane, des évocations d'un passé autochtone oublié. Cette Amérique amnésique tait

¹¹ Yoram Mouchenik, *op. cit.*, p. 126.

la mémoire amérindienne : «Je ne sais pas si l'hiver sur le Lac Huron rappelle quelque période glaciaire, primitive et oubliée» (Mavrikakis, 10); «Je ne sais si l'esprit des Indiens d'Amérique hante encore quelque rive sauvage et si le mot Pontiac veut dire autre chose qu'une marque de voiture.» (Mavrikakis, 10) Une Amérique vide de sens, donc, car les peuplades aborigènes n'ont pas transmis leur mémoire à autrui et les peuplades venues d'ailleurs ont rompu avec la leur.

C'est donc une Amy démunie de repères identificatoires que le roman met en scène. Toutefois, la spoliation identitaire s'explique davantage par les troubles psychiques hérités d'une mémoire non transmise, d'un passé tu.

Amy hantée par les fantômes du passé

Amy ignore tout du passé des parents de sa mère et de sa tante, comme en témoignent le passage suivant: «Jusqu'en 1979, il n'y a pas eu moyen d'apprendre qui furent ses parents, les circonstances de leur mort et les détails de la vie quand les deux sœurs étaient enfants.» (Mavrikakis, 71) Amy n'a aucun moyen de connaître ses origines, malgré ses soupçons, jusqu'à ce qu'elle découvre le fantôme de ses grands-parents dans le cagibi du sous-sol : «[...] ma mère et ma tante sont expertes dans l'art du silence et [...] de leur vie, nous ne devons rien savoir.» (Mavrikakis, 72) Rien ne peut lui expliquer ses cauchemars, à part des bribes de secrets qu'elle découvre à force d'écouter son entourage;

[...] des chuchotements autour de mon lit, des histoires terribles de la Seconde Guerre mondiale, des cachettes pour les enfants, des ravins, des fossés derrière la maison dans lesquels je me cache l'été pour regarder pendant des heures [...] la télévision qui me console de tout.
(Mavrikakis, 14)

Dans ses souvenirs d'enfance s'entremêlent les souvenirs des autres –la guerre, les cachettes pour les enfants–, et les siens –les cachettes de Veronica Lane–, ce qui laisse entrevoir un présent qui s'embrouille avec un passé confus qui n'est pas le sien. Déjà lorsqu'elle était toute jeune, ses cauchemars correspondent à un savoir caché. Lorsqu'elle raconte ses cauchemars à sa mère et à sa tante, sa tante s'extasie de voir à quel point ceux-ci renvoient aux souvenirs des autres du clan :

« Elle sait tout, lançait-elle à ma mère. Elle sait ce que des membres de la famille ont vécu. Des épisodes entiers de la vie des Rozenweig et des Rosenberg et de milliers d'autres aussi... Je te le dis. Notre vie, Amy la vit la nuit. C'est écrit dans des lettres que des cousins, des tantes, ont envoyées [...] » (Mavrikakis, 115)

Les apparitions nocturnes se poursuivent. À l'adolescence, Amy décide de tenir un journal de ses rêves pendant deux mois, dans le cadre d'un projet scolaire. Les rêves qui y sont décrits, ainsi que les illustrations qui les accompagnent, ont tôt fait d'inquiéter les professeurs qui recourent au psychologue de l'école. Amy est vite référée à un psychiatre qui la traite dans sa clinique. Durant les séances, Amy est entourée d'hommes qui ont fait la guerre du Vietnam, de Corée, qui décrivent des choses semblables à celles qui se passent dans les rêves de cette «jeune fille de dix-sept ans, sans aucun souvenir personnel, vierge de tout événement traumatisant.» (Mavrikakis, 119) Démuni devant cette patiente, le psychiatre la renvoie à son mentor

qui « fut conduit à émettre l'hypothèse fort contestée d'ailleurs, d'un traumatisme transgénérationnel qui venait de [sa] mère et de [sa] tante » (Mavrikakis, 119). Les tantes, invitées à consulter le psychiatre, refusent de le voir, pour éviter de se confronter au traumatisme qu'elles ont légué à Amy.

Qu'en est-il de ce traumatisme transgénérationnel? Pourquoi importe-t-il de se pencher sur les apparitions nocturnes d'Amy? La fictionnalisation de ce traumatisme peut sans doute enfreindre les lois du réalisme, mais c'est indubitablement une excellente manière d'appréhender un réel autrement caché, invisible. Dans la diégèse, l'on assiste à des traumatismes qui se manifestent par l'apparition de fantômes et de cauchemars de corps en décomposition, et tout ceci renvoie à des traumatismes intergénérationnels extratextuels bien réels et étudiés par la psychanalyse. Il sied de s'attarder à ce syndrome, car il traverse le roman et sert de clé de compréhension de plusieurs phénomènes. D'une part, il met en exergue la difficulté de transmission du traumatisme et d'autre part, il explique une partie de la rupture dans la filiation symbolique. De plus, ce traumatisme amène aussi la spoliation identitaire à un autre degré.

Le syndrome post-traumatique transgénérationnel

Selon Fineltain, le patient ou la patiente souffrant d'un traumatisme transgénérationnel est «englobé[e] dans les traumatismes de la génération précédente, dans une configuration d'identification fusionnelle avec le trauma de ses parents, dans

une "forme" fantasmatique où [elle] n'est ni mort[e], ni vivant[e], hors du temps »¹² Le joug d'Amy, c'est d'être hantée par une histoire qui l'empêche de s'inscrire dans le passage normal du temps. Cet extrait l'illustre bien : «Je vis depuis le 5 juillet 1979, lendemain de mes dix-huit ans, avec dans ma tête un songe qui ne m'appartient pas mais qui m'a permis d'expliquer quelque peu ma présence dans ce monde» (Mavrikakis, 47) Il lui a incombé de porter le fardeau transgénérationnel de l'histoire familiale; elle doit composer avec le poids hérité des générations précédentes. Elle est née aux États-Unis, mais elle a hérité des maux de l'Europe, d'une guerre qu'elle n'a pas vécue, de la Shoah dont on ne parle pourtant jamais chez elle. Amy doit souffrir le lourd secret de sa mère et de sa tante, tout en portant la judéité de son clan, ce qui constitue un double poids. Ce sentiment de détention d'un secret lourd et qu'il faut pourtant maintenir est aussi l'un des symptômes courants des survivants de la Shoah.¹³ Ce secret qu'il faut taire semble malgré tout avoir été transmis à Amy et fragmente son identité. Lapointe et Demanze désignent ces héros pris dans cet engrenage comme «des héritiers » : « Les héritiers sont hantés, à leur corps défendant, par les spectres de leurs aïeux. Dépossédés d'un passé familial, mais possédés par leurs ascendants, ils font de leur corps le tombeau de l'impossible oublié. »¹⁴

Dans ce corps tiraillé entre le désir de fuir cette histoire et de l'appréhender, il n'est pas surprenant que la honte de vivre soit palpable chez Amy. Sans doute ressent-elle ce que la psychanalyste Pérel Wilgowitz définit comme un complexe vampirique : la

¹² Ludwig Fineltain, *op. cit.*, p. 13

¹³ *Ibid.*

¹⁴ Marie-Emmanuelle Lapointe et Laurent Demanze, « Présentation : figures de l'héritier dans le roman contemporain » *Études françaises*, 45, 3 (2009) : 8.

pression surmoïque issue d'un «mandat transgénérationnel dans la forme d'une dette impossible à honorer et, d'un idéal du moi insatiable ». ¹⁵ Ainsi, le trauma draine toutes les forces vives de l'enfant, de l'adolescent ou de l'adulte, l'empêchant d'accéder à un narcissisme secondaire et de devenir un sujet œdipien. ¹⁶ Dans le cas d'Amy, cette identification inconsciente la dépossède d'elle-même et lui fait vivre le trauma que ses parents ont refoulé. Elle se retrouve par conséquent avec le trauma de deux générations : celui de la Shoah vécu par ses grands-parents, ainsi que celui des deux sœurs qui ont refoulé ce passé inénarrable.

Pourquoi donc cela lui est-il transmis puisqu'elle devrait avoir été épargnée de tout cela? Les travaux de Nicolas Abraham et Maria Török sur les syndromes post-traumatiques peuvent offrir un éclaircissement. Bien qu'ayant vécu des pertes tragiques en lien avec la Seconde Guerre mondiale, les auteurs n'ont pas uniquement limité leurs travaux aux survivants de la Shoah. Les grandes lignes de leur concept peuvent surtout servir d'outil de lecture, tant du côté du roman de Mavrikakis que du côté de celui d'Agnant, lorsqu'il est question de traumatismes transmis d'une génération à l'autre.

Dans leurs recherches sur le traumatisme intergénérationnel, Abraham et Török explorent le concept de fantôme psychique, radicalement étranger à l'ego, transmis de

¹⁵ Pérel Wilgowicz, «Listening psychoanalytically to the Shoah half a century on », *International Journal of Psychoanalysis*, 80: 429-438, dans Yoram Mouchenik, « Réflexions sur l'identité chez l'adolescent juif », *Champ psychosomatique* 25 (janvier 2002) : 125.

¹⁶ *Ibid.*

manière intergénérationnelle.¹⁷ Ils émettent l'hypothèse que la découverte de ce fantôme psychique permet d'appréhender les secrets familiaux ainsi que ses effets puissants : dans la première génération, le secret est quelque chose d'indicible qui jamais ne doit être révélé à cause de la douleur et de la honte qu'il évoquerait. Dans la deuxième génération, il devient incommunicable, puisque son porteur connaît, par intuition, son existence, mais demeure ignorant de son contenu. Pour la troisième génération, le secret devient impensable, comme quelque chose qui existe tout en devenant inaccessible mentalement.¹⁸

D'après les auteurs, le chemin du secret entre les générations ne s'avère pas simplement une question d'héritage de contenu mental; ils arguent plutôt que l'existence d'un fantôme, d'un secret, chez un parent, crée une zone muette sur le plan psychique. Le jeune enfant, à défaut de comprendre l'absence psychique soudaine du parent, tente de la métaboliser et l'incorpore en lui. Ces enclaves, parties isolées de la psyché de l'enfant, sont remplies de fantasmes quant aux raisons de l'absence psychique parentale et quant à la réparation des parties endommagées du parent. Dès lors, ce sont la scission de l'ego et la création d'enclaves qui sont transmises, et non pas le contenu du secret en soi. Bien qu'il soit possible que le secret soit bénin, la scission de l'ego en enclaves étrangères peut s'avérer dévastatrice.¹⁹

¹⁷ Maria Yassa, «Nicolas Abraham and Maria Torok – The inner crypt* » *The Scandinavian Psychoanalytic Review* 25, 2 (2002) : 2-3. Ma traduction.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ *Ibid.*

Cette enclave de syndrome post-traumatique est bien mise de l'avant dans *Le ciel de Bay City*. Elle s'incarne tant en Denise et Babette qu'en Amy. Amy, sous cet angle, devient porteuse du fardeau de deux générations. Cette compréhension amène la spoliation identitaire à un autre niveau. Il ne s'agit plus d'aliénation en raison de manque de repères identitaires, mais bien d'une aliénation du soi; l'ego doit composer avec des entités étrangères qui donnent lieu à des sentiments inexplicables ainsi qu'à des symptômes somatiques et psychiques. Amy est donc, dès son plus jeune âge, marquée par le fantôme psychique hérité de sa mère, de sa tante et de ses aïeux. Une grande partie de l'aliénation identitaire d'Amy s'explique par la présence en elle de ces enclaves appartenant à autrui. Amy, étant maintenue dans l'ignorance de ses origines, n'est pas outillée pour comprendre ces phénomènes. Elle sait intuitivement qu'il y a un secret, mais en ignore le contenu. Même lorsqu'Amy apprend l'histoire de sa famille et que le secret est dévoilé, les visions de spectres continuent. Ainsi, l'histoire non transmise s'avère un obstacle majeur dans la construction identitaire d'Amy, car même une fois le secret révélé, Amy demeure investie du désir de réparation et reste possédée par les enclaves de ses ancêtres, ainsi que de celles d'autres représentants de sa communauté.

Sur le plan narratif, ces enclaves à l'intérieur d'Amy s'extériorisent aussi en fantômes diurnes. Ce passé terrible de l'Holocauste s'anthropomorphise dans le présent par l'apparition des grands-parents dans le sous-sol de la maison familiale. Il s'agit d'apparitions matérialisées car elles sont de chair; Amy les prend dans ses bras, les met dans sa chambre, les transporte dans la décapotable, et même son copain David

les voit. De plus, la Shoah anthropomorphe s'illustre par les apparitions de multiples revenants qu'Amy n'a jamais rencontrés et qui l'exhortent d'agir; cette cousine de sa mère qui lui apparaît et qu'elle n'a jamais connue, le peuple entier des morts qui se tiennent devant elle et qui lui demandent d'agir lors de sa visite du cimetière en Pologne.

Ce passé incarné par les revenants cherche à faire agir Amy, voyant en elle celle qui contribuera au repos éternel de tous ces gens errant dans la mort. Dans cette optique, Amy est aussi porteuse de la judéité de son clan. C'est l'enclave psychique de ses ancêtres qui l'incite à obtenir réparation. Que le roman représente le fantôme des ancêtres de façon surréaliste ou plausible importe peu, car Catherine Mavrikakis intègre à la fiction des problèmes psychiques pouvant être démentis et les relativise même dans la diégèse, à travers la voix d'Amy : « [...] l'hypothèse *fort contestée d'ailleurs*²⁰, d'un traumatisme transgénérationnel qui venait de ma mère et de ma tante » (Mavrikakis, 119). Le roman, dans son caractère fantastique, jouit d'une plus grande marge de manœuvre que pourrait avoir un récit biographique ou une analyse de cas en psychiatrie, et ce faisant, expose plus librement la complexité des problèmes identitaires d'Amy, tout en laissant au lectorat le loisir de trancher la question du syndrome post-traumatique intergénérationnel. Toutes proportions gardées, Amy est bel et bien aux prises avec une dépossession identitaire sur le plan psychique dans la diégèse, puisqu'elle est habitée par des fantômes du passé. Cette spoliation identitaire, doublée du manque de repères identificatoires, complique sa possession et sa

²⁰ C'est moi qui souligne.

construction identitaire. Si l'âge adulte permet à Amy d'accéder à la maternité, il reste à se demander si elle sera capable de léguer quoi que ce soit à sa fille Heaven, sinon une lignée de fantômes.

Chapitre 3 : L'aliénation identitaire d'Emma dans *Le livre d'Emma*

Dans *Le livre d'Emma* de Marie-Célie Agnant figurent plusieurs des mêmes questions déjà explorées dans *Le ciel de Bay City*. On y retrouve notamment la problématique de l'héroïne dépouillée de son identité. La question identitaire traverse le roman et s'étaye sur plusieurs périodes de la vie d'Emma. Cette identité tronquée résulte de dénis identitaires survenus tant dans la société antillaise qu'en terre d'immigration. En effet, à l'instar de l'héroïne de *Le ciel de Bay City*, Emma est confrontée à un espace dans lequel elle ne se reconnaît pas. Pis encore, on lui rappelle obstinément qu'elle est étrangère, ce qui provoque un sentiment d'aliénation profond. Entre autres, c'est en voulant écrire un roman sur la tragédie de la solitude des femmes noires dans des sociétés majoritairement blanches que Marie-Célie Agnant a dû, lors de l'écriture du roman, retourner aux sources afin de retracer l'origine de la conception de la femme noire.²¹ «Pour parler plus spécifiquement du roman *Le livre d'Emma*, [elle a] trouvé nécessaire d'aller chercher un ancrage historique pour expliquer comment cette image s'est forgée au fil du temps.»²² D'ailleurs, certains de ses écrits font référence aux origines historiques de la conception de la femme noire.

²¹ Marie-Célie Agnant, propos recueillis durant une rencontre au Centre francophone de Queen's University, 27 et 28 novembre 2008.

²² Patrice J. Proulx, «Breaking the Silence : an Interview with Marie-Célie Agnant», *Québec Studies* 41 (Spring-Summer 2006): 55.

Ceci s'avère d'un grand intérêt, car *Le livre d'Emma* aborde la question de la construction identitaire de la femme noire précisément dans une perspective de questionnement du rôle de l'histoire. L'histoire revient d'ailleurs constamment dans le roman ; l'histoire d'Emma, l'histoire des femmes de sa lignée, l'histoire de son peuple, l'histoire de l'esclavagisme. Pour raconter à Flore –l'interprète engagée pour traduire ses propos en français– comment elle en est arrivée à l'infanticide, Emma doit forcément remonter aux origines et témoigner de ce non-dit, de ce temps d'avant dont personne ne parle. La vérité quant au crime d'Emma n'est dévoilée qu'à demi-mot et s'articule principalement autour du récit de l'origine. Celui-ci n'est possible qu'à travers l'oralité et la fiction, comme le démontre le roman lui-même, car l'histoire véhiculée dans « les grands livres des Blancs » n'atteste pas toute l'horreur vécue à travers le passage du milieu –le voyage transatlantique des bateaux négriers– ni celle vécue sur les plantations. Emma transmet ce qui lui a été légué et conséquemment, Flore découvre la tragédie d'Emma parallèlement à celle de l'esclavagisme, effectuant un retour forcé dans la genèse de la diaspora.

Emma retransmet à Flore tous les récits des femmes de sa lignée ainsi que ceux des autres adjuvantes du clan qui ont porté l'histoire jusqu'à elle. Elle fait ainsi une incursion dans le passé jusqu'à la première ancêtre africaine. D'ailleurs, les récits de ses aïeules sont tout aussi vivants que le récit de son enfance. Ainsi, le passé d'Emma se mêle à celui de ses ancêtres et son histoire semble être l'histoire de toutes ses aïeules. Cette fusion trans-temporelle laisse entendre qu'Emma est tourmentée par ce passé esclavagiste : sa compréhension du monde est fortement influencée par ce passé, car

tout renvoie inévitablement à la dimension traumatique de l'origine, en l'occurrence, à l'esclavagisme transatlantique d'Africains, à leurs conditions de vie à bord des négriers et sur les plantations. Il faut dire que le récit de l'origine, par sa nature traumatique, n'est pas parvenu jusqu'à Emma sans difficultés. Inscrit d'abord dans le déchirement filial, soit l'enlèvement de l'aïeule bantoue, l'origine reste taboue durant plusieurs générations. S'il semble clair qu'Emma a vécu une rupture dans sa filiation réelle –rejet maternel, absence du père, etc.–, il en va de même pour les autres femmes du clan qui ont vécu, tour à tour, des tragédies liées à la non-transmission identitaire. En effet, tous les récits du roman, racontés par ellipses et par fragments, démontrent, une fois réunis, que la filiation, réelle ou symbolique, a été interrompue à maintes reprises. Lorsqu'Emma raconte le récit de Kilima, la première ancêtre bantoue, Flore apprend l'enlèvement de celle-ci, son passage forcé vers les Antilles, son esclavage marqué au fer rouge, ainsi que la douleur de la mère Malayika de savoir que sa fille se faisait emporter au large. Cela constitue la première interruption dans la filiation matrilineaire. La série d'interruptions tragiques est ainsi entamée. Toutes les générations subissent une interruption de la filiation. Certaines sont partielles, par exemple, le rejet maternel, alors que d'autres sont complètes, en l'occurrence l'infanticide.

(voir Tableau A, p. 42)

Comme il a été vu au chapitre précédent, la transmission du récit familial se révèle primordiale pour la construction identitaire ; la transmission de la mémoire collective, des rites et des récits de l'origine, le partage de la langue ainsi que la reconnaissance de l'espace habité sont tous des constituants de l'identité ou des

repères identificatoires. Lorsqu'il y a bris de la filiation, la transmission même de ces constituants est mise en péril et le sujet se retrouve appauvri quant à ce qui peut former son identité. Dans le cas d'Emma, plusieurs dénis identitaires la marquent à divers degrés. Si certaines dénégations n'engendrent qu'une forme d'aliénation partielle, d'autres la mènent graduellement vers l'infanticide, c'est du moins ce que le roman semble suggérer. Flore, la narratrice intra-diégétique, donne l'impression de pencher vers la lucidité désabusée d'Emma et juge que cette folie renvoie décidément à l'histoire, d'où l'importance de l'accès à la mémoire comme clé de la construction identitaire. Pour Emma, cette transmission de la mémoire est doublement problématisée en ce qu'elle lui est déniée tant dans la société antillaise que dans les sociétés française et québécoise.

L'absence de filiation réelle et symbolique durant l'enfance d'Emma

De tous les bris de filiation présents dans *Le livre d'Emma*, c'est sans doute le rejet de la mère qui affecte le plus la jeune Emma, à l'aube de sa vie. Ce rejet de la mère s'étale surtout dans le récit qu'Emma fait de son enfance. Flore apprend ainsi qu'Emma a été rejetée dès sa naissance et qu'elle a vainement tenté d'être reconnue par sa mère, Fifie, que la clarté de sa peau a conduite à rejeter sa propre mère, Rosa. La césure dans la filiation se fait doublement dans la génération de Fifie et Grazie (voir Tableau A, p. 42). Fifie est incapable d'amour pour cette enfant si noire : elle aurait

voulu qu'elle meure avec tous ces autres rejetons vomis de son ventre. Elle ne lui parle pas, ne lui adresse pas la parole, ne la regarde jamais.

Emma saisit bien, même jeune, que la source de cette haine envers elle tient à la couleur de sa peau. Cette négation de l'amour maternel est d'autant plus marquée qu'elle est doublée par l'occultation de la naissance de la part de la mère. Rejetée par la mère qui jamais ne la regarde, elle est aussi repoussée par sa tante Grazie, par son institutrice, par les voisins, voire par la communauté entière de Grand-Lagon. Pourtant, ce rejet filial né de la pigmentation de sa peau provoque l'incompréhension d'Emma, qui, lorsqu'elle a neuf ans, cherche dans le dictionnaire afin d'y comprendre quelque chose :

[...] et ma peau, si noire, brille parfois et se voit presque bleue. Je te l'ai déjà dit, c'est à cause de cela surtout qu'ils me détestent. Pourtant, j'ai beau me tourner et me retourner devant le miroir, me demander ce qu'il faudrait changer, rien, jamais rien ne me vient à l'esprit. C'est vrai que mes cheveux sont très rudes, ma peau, couleur de charbon mais je ne vois point le rapport avec tous ces mots alignés dans le dictionnaire sous le mot noir : funeste, funèbre, atroce, odieux, marqué par le mal, méchant...²³

Dès le début de la construction de son être, la jeune Emma se voit donc repoussée par sa mère, ce qui l'empêche de se sentir reconnue. Ce déni de reconnaissance se produit aussi dans la langue de son instruction, car la langue française associe sa couleur au mal, n'atteste l'acceptation de l'adjectif qualifiant la couleur de sa peau que par ses sens négatifs. Ce rapport conflictuel avec la langue française se

²³ Marie-Célie Agnant, *Le livre d'Emma*, Montréal : Éditions du remue-ménage, 2002. 76. Dorénavant, les références à ce roman se feront sous la forme suivante : (Agnant, pages).

manifeste sur plusieurs périodes de la vie d'Emma, soit celle de son enfance, pendant laquelle elle découvre qu'elle n'est pas validée dans cette langue, mais aussi plus tard dans sa vie, alors qu'elle se retrouve à l'asile et refuse de s'adresser au docteur MacLeod en français, «langue qu'elle maîtrise pourtant très bien, mais en laquelle elle voit plus un outil d'aliénation et de désintégration de son identité, et de l'histoire de sa race.»²⁴

Cette relation équivoque avec la langue de l'autre a été explorée par plusieurs théoriciens. D'ailleurs, Sartre soutenait que «quand le nègre déclare en français qu'il rejette la culture française, il prend d'une main ce qu'il repousse de l'autre, il installe en lui, comme une broyeuse, l'appareil-à-penser de l'ennemi.»²⁵ *A contrario*, Emma choisit de ne pas se raconter avec les outils de l'autre, comme le souligne Flore lorsqu'elle relate ce qu'Emma a rétorqué au docteur MacLeod : «elle sait toutes les nuances, mais, déclare-t-elle au médecin, alors qu'il s'apprête à la quitter le mercredi suivant, "les bêtes qui hurlent n'empruntent jamais la voix des autres".» (Agnant, 16) Pour Emma, le refus de véhiculer sa pensée en français constitue une prise de position forte face à l'assujettissement linguistique et culturel. Ne se sentant pas reconnue dans cette langue de l'autre, elle cherche à retrouver une assise identitaire. D'une part, cela mène à une réappropriation partielle du soi, mais d'autre part, cela contribue à un ostracisme inversé, puisqu'elle décide elle-même de se retrancher dans sa langue maternelle.

²⁴Sélor Gbanou, «Langue française et identités conflictuelles *Le livre d'Emma* de Marie-Célie Agnant, ou comment rester soi dans la langue de l'autre». L'année francophone internationale, Université Laval, colloque 2003. Consulté le 20 novembre 2008.

⟨<http://www.ulaval.ca/afi/colloques/colloque2003/litteratures/gbanou.html>⟩

²⁵ Jean-Paul Sartre, «Orphée noir» : 15, cité dans Anthony Purdy, «Altérité, authenticité, universalité : Dany Laferrière et Régine Robin», *Dalhousie French Studies*, (Numéro spécial sur «Le récit québécois depuis 1980») 23 (automne-hiver 1992): 52.

Que ce soit volontairement ou non, le personnage d'Emma reste dramatiquement exclu. Ni reconnue par sa mère, ni par la langue de l'autre, Emma ne l'est pas non plus par le père, car en effet, la négation de l'origine passe également par l'absence du père. La reconnaissance du père lui est refusée, ce dernier étant inconnu. Emma se voit obligée de recourir à la fabulation et s'en invente un. «C'est à compter de ce jour que je décidai de choisir Tonnerre [son chien] pour père. J'avais au moins la certitude qu'il n'était pas un fantôme. Il ne pouvait pas m'échapper, encore moins nier sa paternité puisqu'il ne parlait pas.» (Agnant, 71)

Ainsi, Emma se retrouve avec une filiation réelle, mais sans le relais symbolique normalement assuré par les géniteurs, car ses parents étaient soit absents physiquement de sa vie –dans le cas du père–, soit émotionnellement absents –dans le cas de la mère. L'absence de ces relations prive Emma du récit de ses origines familiales et par conséquent, l'empêche de s'inscrire dans une lignée familiale logique. Emma sent bien qu'on lui refuse sa place au sein de la famille à cause de la couleur de sa peau, mais nul ne le lui dit. Personne n'est capable de lui expliquer d'où vient cette notion raciste. Ce rejet de l'enfant à la peau foncée dénonce un malaise raciste existant au sein d'une même société, au sein d'une même famille. Comme sa communauté la rejette également en raison de sa peau foncée, elle se retrouve sans la mémoire symbolique que la collectivité aurait pu lui fournir. La langue de l'autre, ainsi que le discours historique dominant, accroissent cette impossibilité de filiation symbolique. Les livres ne peuvent lui donner une possibilité de reconnaissance. Cette recherche du récit de

filiation symbolique demeure donc en partie infructueuse et incomplète, ce qui la pousse à chercher davantage :

Mais après avoir quitté Mattie, ma soif de comprendre est devenue encore plus forte. J'ai fouillé dans les grands livres. J'ai tant cherché, Flore, si tu savais tout ce que j'ai pu lire. Des années entières j'ai cherché, pour découvrir la source de l'horreur et de cette haine. (Agnant, 117)

Après son contact avec Mattie, Emma commence à s'intéresser à l'histoire et «[...] décide de poursuivre ses études en France –précisément dans la ville de Bordeaux, ancien port d'esclaves–, où elle espère trouver des indices pour une relecture de l'Histoire de son identité[,]»²⁶ mais elle a tôt fait de se rendre compte que l'histoire telle qu'elle est enseignée «est tronquée, lobotomisée, excisée» (Agnant, 22) et lorsqu'elle revendique son histoire en faisant des recherches sur les négriers, sa thèse «avec laquelle ils se sont torchés» est rejetée, sous prétexte qu'elle manque de cohérence. «Ainsi, eux seuls [les Blancs] continueront d'écrire pour nous, pour qu'on ne sache pas que déjà sur les bateaux ils nous volaient et notre corps et notre âme. Ça Poupette, tu ne l'as pas lu dans leurs grands livres, hein?» (Agnant, 22, 23) La filiation symbolique alternative que l'histoire aurait pu lui fournir est refusée. C'est d'ailleurs ce refus de sa réécriture de l'histoire qui l'aliène davantage car il s'agit d'un autre cul-de-sac.

Pour Emma, la filiation symbolique est rendue difficile, voire impossible, sans la transmission identitaire des parents. Le manque de reconnaissance du rôle de l'histoire dans la construction identitaire de la femme noire complexifie davantage la filiation

²⁶ Sélom Gbanou, *op. cit.*

symbolique. Ce refus de la filiation symbolique s'ajoute à celui vécu dans l'enfance et empêche la construction identitaire différente qu'Emma s'était efforcée de découvrir. De plus, une fois dans un contexte d'immigration, Emma ne se reconnaît pas dans la société de l'autre, soit la France et le Québec, et cette déterritorialisation accentue l'aliénation déjà prononcée d'Emma.

Le rejet dans la société des Blancs

En effet, le racisme qui était à la base de son rejet durant l'enfance semble la suivre dans toutes les sociétés dans lesquelles vit Emma. À Paris, lors d'une promenade en amoureux aux Jardins du Luxembourg, elle sent le regard des autres qui la perce, qui semble lui dire qu'elle n'est qu'une prostituée, tel que le raconte Nickolas, le dernier amant d'Emma -et le père de Lola, l'enfant tuée- : «Emma, pourtant, ne semblait noter que le regard des passants. Elle disait qu'ils devaient à coup sûr la prendre pour une de ces femmes qui recevait son dû après l'amour». (Agnant, 50) La perception d'Emma quant au regard des autres indique un sentiment de persécution qui la poursuit durant les diverses étapes de sa vie. Ceci peut s'expliquer par le rejet initial subi durant son enfance, ou encore par la xénophobie ressentie dans les sociétés majoritairement composées de Blancs.

Comme le roman se situe davantage dans les souvenirs d'Emma, très peu d'actions en sol québécois sont dénombrées dans la diégèse. En fait, Emma est déjà enfermée dans un hôpital psychiatrique quand elle rencontre Flore. Cet internement

n'est pas dépourvu de signification. Il accentue l'aliénation d'Emma et la situe sur le plan spatial. Ainsi Emma est dépossédée d'elle-même dans l'espace en plus de l'être dans le temps. Mais l'internement permet aussi autre chose : ce séjour en psychiatrie, dans la dernière étape de sa vie, expose un autre niveau d'aliénation, soit l'exclusion de la femme noire dans une société de Blancs. La discrimination qu'elle vit est facilement repérable dans le dit et le non-dit des personnages secondaires. À titre d'exemple, l'aliénation causée par sa couleur contribue à ce que les infirmières lui refusent un nom. Elle cesse d'être Emma et devient une «nouère», n'ayant plus d'identité individuelle, se retrouvant occultée dans la masse générique basée sur la pigmentation de la peau : «—Je les entends parler au poste, les infirmières. Tu sais comment elles m'appellent? "La nouère du 122." Il y a également celle du 124, celle du 145, celle du 136.» (Agnant, 23)

Les infirmières réduisent Emma à une épithète et à un numéro. De plus, la façon dont elle se remémore les propos du docteur MacLeod laisse aussi voir un certain malaise chez le psychiatre. Ce trouble semble plus inspiré par le fait qu'elle est étrangère que par le fait qu'elle est folle, comme en témoignent les passages suivants dans lesquels Emma s'adresse au psychiatre :

—Vous vous souvenez, docteur MacLeod, vous vous souvenez, la première fois, le premier jour où vous êtes entré dans cette chambre, vous m'aviez demandé de "retracer pour vous les circonstances de mon immigration" [...] Ah, c'en était presque drôle, docteur, vous aviez des mots tellement longs... des phrases remplies de frisettes. (Agnant, 26)

Le préjugés se perçoivent également à travers la société d'accueil dans la manière dont le crime d'Emma est rapporté par la presse. Il laisse transparaître un désir

de considérer l'immigrante noire comme source d'apitoiement et d'exotisme sensationnaliste, tel que le raconte Flore, avec une certaine ironie :

Un certain journaliste, qui ne connaît ni l'histoire ni l'emplacement géographique de l'île d'où vient Emma, a décrit le patelin où elle a vu le jour, un lieu nommé Grand-Lagon, dans les Caraïbes. Cet endroit, titre-t-il, n'a rien à envier aux quartiers des lépreux de Calcutta. [...] Pour illustrer la photo, une légende, ou plutôt un cliché : « Une Noire sacrifie son enfant... Une affaire de vaudou? » (Agnant, 15, 16)

Certes, les formes de rejet se montrent plus discrètes en contexte d'immigration que dans son enfance. Même s'il ne s'agit pas d'un rejet total, la discrimination est présente. Elle est d'autant plus pernicieuse qu'elle s'effectue de manière dissimulée, jamais de front. Tantôt un commentaire du personnel de soutien de l'hôpital psychiatrique, tantôt un article, ici un doute sur la validité de ses propos, là un commentaire sur son incohérence, tout ceci paraît certes moins violent qu'un rejet maternel, mais ces voix viennent amplifier l'état d'exclusion dans lequel Emma se retrouve. Cette aliénation en contexte d'immigration se fait aussi ressentir chez d'autres personnages féminins du roman, notamment chez Flore, sur laquelle nous nous pencherons pour discerner d'autres formes d'exclusion de la femme noire.

La femme noire marginalisée et invisible

L'œuvre de Marie-Célie Agnant tend à mettre en scène les diverses formes d'exclusion de la femme noire.²⁷ L'exclusion dépeinte par Emma à Grand-Lagon représenterait du racisme au premier degré, alors que l'exclusion dont Flore est l'objet s'articulerait plutôt autour du concept de l'invisibilité de la femme noire. Dans *Le livre d'Emma*, Agnant pose, dans le personnage de Flore, la question de l'intégration à la masse. Flore croyait avoir réussi son intégration, alors qu'en réalité, cette pseudo-intégration ne se situait qu'en surface. Au contact d'Emma, Flore se pose davantage de questions quant au discours dominant intégré et se rend compte qu'elle est « invisible ». Cette invisibilité semble à prime abord assez surprenante puisqu'en général, l'on concède qu'une femme issue de la race africaine et de sa diaspora fait plutôt partie d'une minorité visible dans une société majoritairement blanche.

Or, chez Agnant, les personnages féminins à la peau foncée sont visibles par leur couleur, mais invisibles par le manque d'attention que les autres personnages leur portent au fur et à mesure que ces femmes noires vieillissent. Flore, à force d'entendre le discours d'Emma, finit par prendre conscience de cette double norme. Les femmes noires sont d'abord traitées comme des objets de convoitise dans leur jeunesse –car empreintes d'exotisme–, comme le démontrent certains commentaires dont Flore a été l'objet au sujet de sa couleur : «Comme le miel, clament certains, comme un rayon de soleil, pareille au beau pain belge, juste à point...» (Agnant, 36). Toutefois, ces femmes

²⁷ voir aussi Marie-Célie Agnant, *La dot de Sarah*, Montréal : Éditions du remue-ménage, 1995.

noires deviennent invisibles aux yeux des hommes qui ne les considèrent guère comme des conjointes possibles une fois que celles-ci sont rendues à l'âge mûr : «On atteint si vite la trentaine, comme moi, puis la quarantaine et le désespoir qui accompagne cet âge qui fait de nous des êtres asexués, que nul ne voit plus.» (Agnant, 47) L'agacement et l'irritation issus de ce constat sont à peine perceptibles chez Flore. Il en va autrement chez sa sœur aînée Gilliane et sa mère qui blâment volontiers leur malheur conjugal sur le lot de la race. Ainsi, Gilliane met en garde Flore contre la vieillesse qui la guette et qui fera d'elle une femme vite oubliée, comme ce fut le cas pour leur mère que son amoureux avait plantée là pour refaire sa vie avec une femme à la peau blanche. À la relecture de ses notes, Flore repense à une autre femme noire qui vociférait contre les hommes aux normes ambivalentes qui l'avaient possédée, mais qui ne la regardaient plus :

Cela me fait penser aux rêves fracassés dont parlait Xioramara, une autre femme, de la République dominicaine, celle-là, pour laquelle on m'a fait venir le mois dernier. [...] elle avait réduit en miettes l'écran de la télé [...] tout en hurlant qu'elle en avait assez d'être invisible. Nue comme un ver, elle avait parcouru les couloirs en se déhanchant, apostrophant les hommes du personnel, leur demandant ce qu'ils lui trouvaient en moins qu'aux *putas blancas*. « Mes trois sœurs avaient la peau claire, hurlait-elle, claire comme de l'eau de source. Moi, j'étais la seule *negrita*, l'unique, la honte de ma mère. Ah, si vous saviez comme ils me méprisaient! Vous pensez que cela empêchait leurs maris de venir se perdre dans mes cuisses? Je les ai tous eus! » (Agnant, 49)

Ainsi, les femmes noires qui tiennent une place secondaire dans le roman mettent en relief, par leur marginalisation commune, l'exclusion ressentie dans une société qu'elles ne conçoivent jamais tout à fait comme étant leur. Ces propos

corroborent le sentiment de marginalisation qu'Emma perçoit et par conséquent, ils sortent Emma du discours de la folie et l'intègrent dans une expérience commune, validant ainsi ses propos. De plus, cette voix unifiée des femmes noires est aussi répétée dans le rappel constant qu'elles viennent d'ailleurs, qu'elles sont autres, notamment à travers l'usage du « vous », du « votre culture », qui inclut tous les Noirs, semble-t-il. Cette façon de s'adresser à Flore situe les Noirs dans un même groupe qui se retrouve exclu, par opposition au « nous » implicite du discours des personnages blancs du roman. Cette forme d'exclusion d'une civilité apparente ne va pas sans irriter Flore qui en vient même à imaginer les paroles du docteur MacLeod : « "C'est une des tiennes, je crois entendre. Tu dois savoir ce qui ne va pas chez elle. Nous, nous voulons bien l'aider, nous faisons de notre mieux, mais nous ne connaissons pas votre culture." » (Agnant, 39) Ou encore dans ce discours rapporté fictif : « Je les entends déjà : "Comment percevez-vous tous ses discours?" me questionneront-ils, tout en se disant que je leur cache la vérité. "Et cette façon qu'elle a de s'exprimer, cette violence dans ses propos, peut-on attribuer cela à sa culture? Serait-ce de l'atavisme?" » (Agnant, 36) En usant de la distance inhérente aux discours rapportés, que ceux-ci soient imaginaires ou réels dans la diégèse, Flore laisse transparaître un certain agacement qui sous-tend toutes ses rencontres avec le docteur MacLeod. Ainsi, la narratrice se distancie de ces propos fictifs attribués au psychiatre et par la même occasion fait sentir qu'elle est contrariée par le terme « Votre culture »; elle laisse aussi planer un questionnement quant aux intentions des autres qui l'entourent.

La façon dont Flore se remémore tous les moments où on lui a rappelé qu'elle était étrangère l'amène à se poser des questions sur sa prétendue intégration dans la société et s'aperçoit que tout cela n'était qu'un leurre :

À vrai dire, on prend toujours soin de me rassurer : "Mais vous êtes quand même différente, Flore." Emma avait sans doute raison lorsqu'elle déclarait que je me trompais en croyant qu'ils me considéraient autrement. (Agnant, 38)

Il importerait de savoir de qui et en quoi Flore diffère. Serait-ce des autres Noirs? Des autres immigrants? Si le roman ne répond pas à cette question, il prend néanmoins la peine de situer le problème d'un autre qui ne se reconnaît pas dans une identité collective lui rappelant qu'il est autre, quand bien même cette exclusion serait exprimée de façon discrète et distanciée par des personnages secondaires dont les propos sont rapportés ou imaginés. Conséquemment, Flore reconnaît qu'Emma, ainsi qu'elle-même, est repoussée dans la marge. Comme le fait remarquer Françoise Naudillon, Emma est dans l'incapacité de se reconnaître non seulement dans sa propre société, mais aussi dans la société québécoise.²⁸

En réalité, l'exclusion est exposée à travers toutes les femmes du roman. La polyphonie des personnages secondaires laisse transparaître une voix unifiée qui tient alors un même discours, servant à réfracter l'expression du discours de l'auteur. En ce qui a trait à ces échos de racisme dépeints dans *Le livre d'Emma*, il faut tenir compte du fait que Marie-Célie Agnant, à titre d'interprète culturelle, connaît pertinemment les

²⁸ Françoise Naudillon, «Le continent noir des corps : représentation du corps féminin chez Marie-Célie Agnant et Gisèle Pineau». *Études françaises* 41, 2 (2005) : 78.

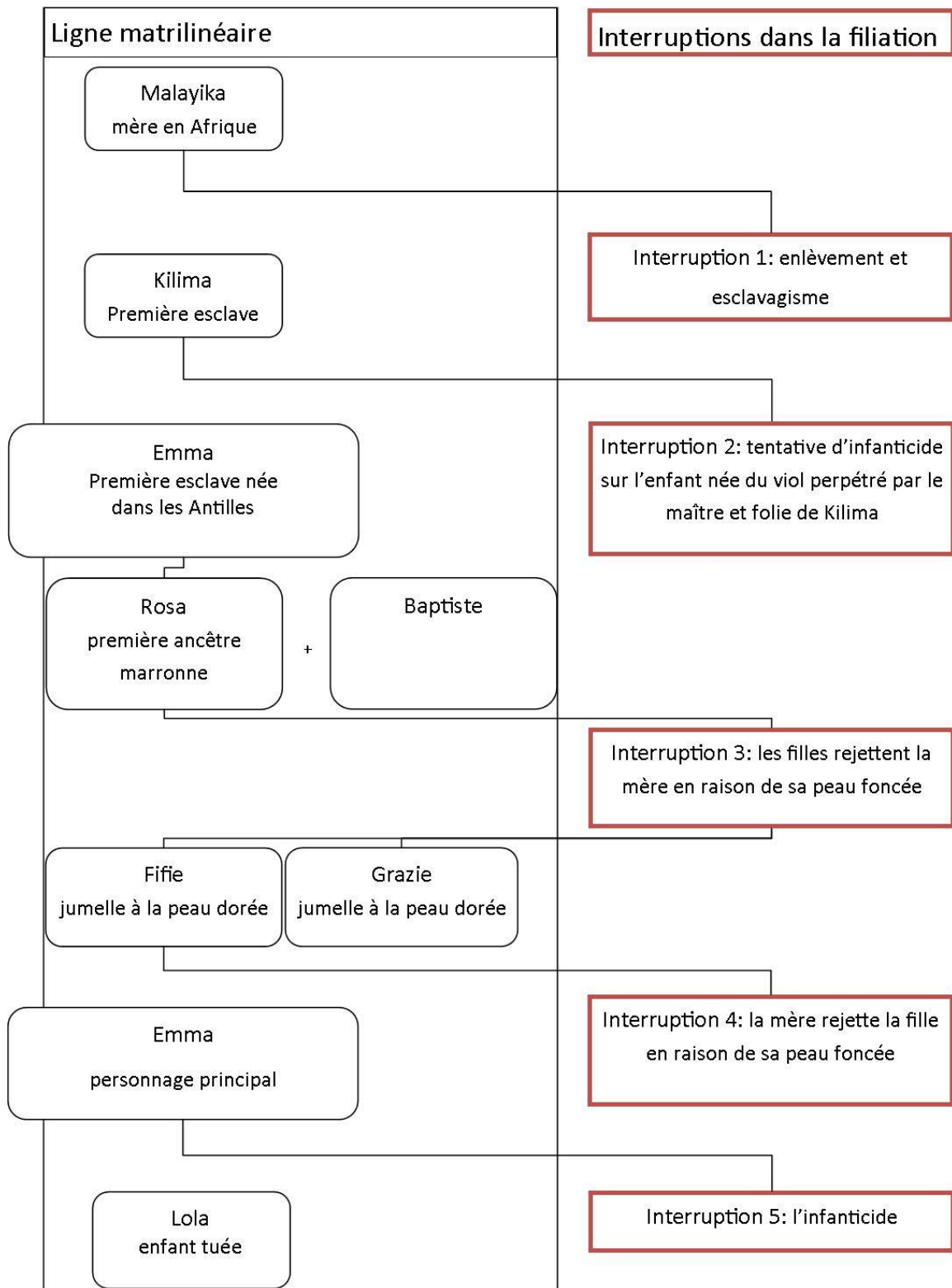
sujets qu'elle explore en tant qu'écrivaine. La façon dont le sujet du racisme est traité ne peut qu'en être plus réaliste. De cette façon, les personnages secondaires –surtout des gens racontés par Flore et Emma– deviennent le chœur des voix de la société d'immigration : le médecin, le journaliste, les membres du comité interdisciplinaire, les infirmières, tous contribuent à former une voix, à créer une opinion unique sur le personnage d'Emma. En donnant voix à ces personnages, qui semblent pourtant de peu d'importance dans le développement de l'intrigue, l'auteure leur donne une force magistrale par l'unité de leurs propos. Ils font figure de représentants du discours social de la culture d'accueil qui semble univoque à l'échelle du roman: hermétique, peu encline à la conception de l'autre comme étant égal à soi car différent, et empreinte d'un certain désir d'exotisme. Ainsi, Agnant réussit à créer des personnages qui servent à situer Emma dans une aliénation totale, tantôt parce qu'ils corroborent les propos d'Emma quant à l'exclusion –Xiorama, Gilianne, Flore–, tantôt parce qu'ils excluent eux-mêmes Emma –le journaliste, le docteur McLeod, les autres moitiés de dialogues rapportés par Flore.

Ainsi, le racisme ressenti ne se définit plus seulement dans les propos d'Emma, mais bien dans les propos de tous les personnages. Le constat qui en ressort est celui de l'impossibilité, pour Emma, de se construire un capital symbolique dans cette société. Une fois ce constat ajouté aux ruptures dans la filiation qu'a vécues Emma durant l'enfance, il devient évident qu'il n'existe aucun terreau fertile, ni dans l'espace d'origine, ni dans l'espace d'immigration, pour reconstruire son identité. Cela renvoie forcément à l'errance de la diaspora. L'impossibilité du retour à la terre d'origine est

d'ailleurs un thème récurrent dans la littérature de la diaspora issue de l'esclavagisme, et ce, toutes langues confondues. Le déni de la terre d'immigration comme espace identificatoire dans la filiation symbolique semble aussi faire référence à « l'expérience traumatique de la perte de l'origine et à l'incapacité de retourner à la terre ancestrale. »²⁹ Que ce soit d'un angle symbolique ou réel, Emma est bel et bien confrontée à une impasse identitaire. Comment peut-elle posséder son identité alors même qu'on ne la lui a pas transmise et que ses efforts pour s'en créer une se sont soldés par des échecs? Certes, ce survol des différents niveaux de dénis identitaires et des manques de reconnaissance permettent d'appréhender la difficulté de la récupération identitaire qu'Emma tâchera d'effectuer.

²⁹ Ma traduction de : « experiência não voluntaria e, portanto, traumática implica um sentimento de perda, resultado da inabilidade de retorno à terra de origem ». Rodrigues Gonçalves, Ana Beatriz, « Conexão Brasil, Uruguai, Haiti : a Escrita feminina Negra na América Latina » *IPOTESI, Juis de Fora* 12, 1(jan/jul 2008) : 32.

Tableau A. Les interruptions dans la filiation réelle dans *Le livre d'Emma*



Chapitre 4 : L'état du corps

Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, la non-transmission de la mémoire crée une impasse identitaire chez les héroïnes; il est difficile d'ancrer son identité alors qu'elle n'a pas été léguée. De plus, la relation mère-fille complique la construction identitaire de la fille, surtout dans son rapport au corps. Pour l'enfant dont la chair même est repoussée par la mère, la possession du corps s'avère laborieuse, et la présence au monde, difficile à justifier; la réappropriation corporelle doit par conséquent passer par d'autres chemins, plus ardues et tortueuses, que par la voie naturelle d'une naissance accueillie avec joie par une mère suffisamment aimante.

Le corps repoussé

Les deux romans présentent le corps de la fille comme n'ayant pas été voulu par la mère, qui regrette que cette enfant n'ait pas été emportée par la mort comme le furent les autres : Emma est la seule survivante d'une grossesse multiple alors qu'Amy est la deuxième fille, née après une aînée mort-née. Denise, la mère d'Amy, choisit de glorifier sa fille mort-née, Angèle (ou Angie), aux dépens de sa fille vivante : « Elle pleure souvent [...] en me regardant vivre et en répétant qu'elle aurait préféré avoir une fille morte, enterrée, comme sa première fille Angèle, décédée à sa naissance, [...], plutôt

qu'une mioche aussi idiote que moi. » (Mavrikakis, 13, 14) Ce rejet depuis la naissance se poursuit même lorsqu'Amy tâche de s'éloigner géographiquement de sa mère :

Ma mère pense que mon départ pour Détroit reste inutile, que je suis idiote et que de toute façon, je ne parviendrai pas à faire mes études, parce que je suis retardée à cause de cet accident à ma naissance. Angie, sa seule fille, lui manque vraiment et serait médecin si elle avait vécu. (Mavrikakis, 77, 78)

Il ne s'agit aucunement de préférences de personnalité ou d'affinité puisque Angie n'a jamais vécu à l'extérieur du ventre de sa mère. Comme Angie est mort-née, Amy ne peut ni se mesurer à elle ni la confronter; elle se retrouve dans une rivalité sororale insurmontable.

Quant à la mère dans *Le livre d'Emma*, elle n'a jamais voulu sa fille et Emma en est consciente : « Avant ma naissance, elle a dû tout essayer pour se débarrasser de moi : bains de feuilles puantes, macérations d'écorces, longues aiguilles, crochets de métal, tiges de bambou. » (Agnant, 87) Les autres rejetons sortis mort-nés du ventre de Fifie connaissent un bien meilleur sort; ils ne doivent pas affronter le regard désespéré d'une mère qui « tremble du désespoir de voir le soir me ramener vivante et [...] de tout son cœur, elle espère qu'un jour je finirai par me retrouver au bas des falaises » (Agnant, 87). Le corps mort est préféré au corps vivant, peu importe comment la fille vivante cherche à se faire valoir. Ainsi, l'amour maternel est perdu d'avance dans les deux diégèses. Les mères, Fifie et Denise, n'éprouvent rien pour leur fille, hormis deux sentiments : l'aversion du propre fruit de leur chair ainsi que le ressentiment de voir l'enfant s'accrocher à la vie : « [Fifie] ne parviendra jamais à me pardonner de m'être

agrippée si violemment à ses entrailles, de tant chercher à me faire aimer, moi et ma peau bleue. » (Agnant, 72) ou encore :

Je devrais ne jamais être née mais je suis là et il n'est pas avisé d'effacer toute trace de soi. J'aurai été. C'est bien là mon malheur. De moi, il restera quelque vestige. Assez pour gâcher la vie de ma mère. Elle ne pourra oublier la honte que je lui ai causée. Elle ne pourra oublier ma naissance et puis l'obstination dérisoire de mon corps à vivre. (Mavrikakis, 35)

Le rejet du corps de l'enfant dès sa naissance et au long de sa croissance empêche la libération attendue et normale du règne de la mère. Plusieurs notions de psychanalyse entérinent que sans l'amour de la mère, sans la reconnaissance initiale de celle-ci, l'émancipation du sujet est vouée à l'échec. Julia Kristeva, notamment, explique dans *Soleil noir : dépression et mélancolie* que « pour l'homme et pour la femme, la perte de la mère est une nécessité biologique et psychique, le jalon premier de l'autonomisation. »³⁰ Or, il faut avoir eu une mère, avoir été reconnu par elle afin de pouvoir ensuite la perdre et ainsi accéder à l'indépendance. Dans les deux diégèses, les références au manque d'amour maternel ponctuent tous les chapitres et toutes les étapes de la vie des héroïnes, tel un leitmotiv; les deux récits ne laissent aucun doute quant à la négation de l'amour de la mère et à son impact:

Il est impossible, me dis-je, que la vie ne me réserve rien d'autre que [...] l'indifférence ou le mépris de Fifie et cette haine qui m'éclabousse en permanence. J'ai beau essayer de me consoler en me disant qu'il y a Tonnerre [son chien], ma soif d'amour maternel décuple sans cesse. Sans Fifie, je ne suis rien. (Agnant, 78)

³⁰ Julia Kristeva, *Soleil noir : dépression et mélancolie*, Paris : Gallimard, 1987 : 38.

Dans *Le livre d'Emma*, Fifie n'atteste pas la naissance de son enfant : « Fifie n'a jamais parlé du jour de ma naissance. Comme si elle n'avait jamais eu lieu. » (Agnant, 58) De plus, souligne-t-elle, la date de sa naissance n'est pas consignée (Agnant, 52, 53).

Dans *Le ciel de Bay City*, Amy subit le même abandon :

À cette date, je viens à peine de rentrer de l'hôpital de Chicago. J'y passe les premiers mois de ma vie. Un problème respiratoire à la naissance m'a fait m'éloigner de Bay City et de Detroit où je suis née. Je dois me faire soigner dans un hôpital spécialisé de Chicago. Ma mère ne va pas me voir et ne tient pas à venir me chercher. Mon oncle est chargé d'aller récupérer le bébé que je suis. (Mavrikakis, 13)

Les deux héroïnes doivent donc habiter leur corps malgré et contre la volonté de leur mère. À défaut de l'approbation maternelle, elles valident d'abord leur présence dans le monde en s'appropriant leur corps. Cette réappropriation corporelle passe par plusieurs chemins, entre autres par celui de la sexualité.

La sexualité dans *Le ciel de Bay City*

Dans *Le ciel de Bay City*, Amy se sert de son corps sexué à plusieurs fins. Le plaisir sexuel lui permet tout d'abord de tromper l'ennui des jours de Bay City. Grâce à son corps, elle réussit momentanément à fuir la platitude et la sottise qui l'entourent, dans ce milieu qui n'a rien de stimulant pour elle : « La sexualité est somme toute à l'époque moins ennuyeuse que ma famille. » (Mavrikakis, 26, 27) Et plutôt que de subir

une vie qu'on lui reproche, elle peut profiter brièvement de la jouissance que lui apporte son corps.

Amy jouit aussi de l'argent que son corps lui rapporte, et ce, dès l'âge de treize ans. L'on pourrait croire que c'est la souffrance qui conduit Amy à l'asservissement de son corps aux hommes. Pourtant, le roman est vide de tout jugement de valeur à ce sujet et ne laisse transparaître de cette prostitution que les allusions au plaisir. Le sexe rémunéré est plutôt entouré d'une certaine banalité. La prostitution telle que représentée dans le roman s'apparente davantage à une émancipation qu'à un asservissement. Amy choisit de se prostituer, elle n'y semble poussée ni par les circonstances ni par son milieu.

D'une certaine manière, Amy prend position quant à la société dans laquelle elle vit. En optant pour l'arrière des voitures et les « blowjobs », elle se distingue de la masse de filles « qui ne couchent pas » et, par la même occasion, rejette des aspirations qu'elle juge ridicules : « “les filles qui ne couchent pas” rêvent de se faire faire en douceur des gosses par des crétins aux yeux bleus et à la bite molle, frileuse, anesthésiée. » (Mavrikakis, 27) Ce faisant, elle se rit des prétendants que sa tante Babette lui propose. Il serait possible d'en conclure qu'Amy rejette les valeurs anciennes, du moins celles de sa tante Babette, s'inscrivant ainsi dans le temps de la jeunesse de la fin des années soixante-dix. À cet égard, Amy adhère aux valeurs de la marge et cela transparaît dans ses choix vestimentaires et ses goûts musicaux. En choisissant des vernis à ongles noir, en se maquillant exagérément, en s'habillant de

jupes que sa tante et sa mère jugent trop courtes, Amy s'affirme comme appartenant à une autre génération que celle de sa tante et de sa mère. En s'inscrivant dans son temps, Amy tente de s'extirper d'un passé qui lui échappe ou évite de se raccrocher à un passé illusoire, comme le fait Babette, par exemple. Cependant, ses choix approfondissent cette marginalisation au sein même de sa génération. Ce qu'elle fait de son corps la confine dans une marginalité voulue et désirée; la prostitution n'est qu'un moyen parmi tant d'autres pour y parvenir.

Si à treize ans, son corps lui permet de s'offrir des vernis à ongles au K-Mart, il lui semble également un moyen de fuir momentanément Bay City : « Je fais du stop en espérant qu'on m'embarquera, me kidnappera, me ravira à la médiocrité de ma vie et que je pourrai me retrouver ailleurs, loin, bien loin de Bay City. » (Mavrikakis, 17) Ainsi, la sexualité d'Amy lui offre une possibilité d'évasion géographique en plus de la fuite sociale qu'elle lui permet.

Là où la sexualité revêt encore davantage d'importance dans ce processus d'émancipation, c'est dans ses efforts pour s'extirper du cauchemar de l'histoire de sa famille. L'acte sexuel se transforme en une fuite d'un passé qui la hante. En effet, la nuit, Amy reçoit la visite des fantômes de l'Holocauste et elle voit aussi le cadavre en décomposition d'Angie, sa sœur mort-née. Sous cet angle, « les tressautements de quelques abrutis maladroits dans une Plymouth 1970 décapotable [lui] semblent des instants calmes, paisibles, volés sur l'horreur de [ses] nuits. » (Mavrikakis, 28) Le corps tente de s'ancrer dans le présent et, par sa jouissance, empêche provisoirement le passé

de s'emparer d'Amy. Il s'agit là d'une réappropriation temporelle de manière corporelle. Toutefois, ces plaisirs ne la comblent pas et la laissent très vite désemparée. La jouissance ne lui fournit qu'une évasion à court terme, et non une solution aux maux de son histoire familiale et aux spectres qui la hantent. Dès qu'Amy termine l'acte sexuel, tout cela la rattrape.

L'ascension au ciel

Amy cherche dès lors d'autres moyens d'user de son corps pour échapper à la répétition de l'horreur. Puisque son corps contient tous les maux du passé, tant qu'elle sera corps, elle sera vouée à porter le poids du passé en elle. Comme elle n'est qu'à demi-vivante –étant visitée par les morts chaque nuit–, il ne lui servirait en rien de mettre fin à ses jours. Le suicide ne lui paraît donc pas salvateur. Pourtant, suivant l'exhortation de son grand-père-fantôme, elle consent au suicide et au meurtre de tous; elle met le feu au logis familial, pensant y périr aussi. Mais le dessein de tuerie ne fonctionne que pour tous les autres membres de sa famille, puisque son suicide avorte. Certes, rien n'indique dans le roman que ce soit effectivement Amy qui a mis le feu; les psychiatres la disculpent de toute responsabilité à ce sujet. Ce qui importe, c'est bien plus le dessein de meurtre et de suicide que le fait qu'il n'ait peut-être pas été mené à bien; cette envie de tout brûler témoigne, d'une part, de l'impossibilité de vivre avec le fardeau familial et, d'autre part, de la fascination pour l'au-delà qui lui reste inaccessible.

Ainsi Amy développe-t-elle une fixation pour le ciel, qu'elle tâche de rejoindre de plusieurs façons. Elle s'y efforce d'abord en devenant pilote d'avion, ce qui la rapproche des cieux sur le plan réel. La tentative de « demander des comptes au ciel » qu'elle amorce par cette stratégie est avant tout métaphorique. D'ailleurs, les autres tentatives d'accéder à l'état aérien se font surtout sur le plan symbolique. Cette ascension se fait par l'épuration à l'égard de la chair, alors qu'Amy effectue une sorte de pèlerinage mystique en Inde. Pour tenter de se rapprocher du ciel, Amy essaie d'effacer les traces de son état corporel en se lavant des souillures du passé dans le Gange, comme si le passé était rattaché à son corps. Dans ce fleuve d'entre-deux, à la fois inondé de corps morts flottant à la dérive et de gens vivants qui s'y baignent, il lui est possible de reconnaître un espace qui lui ressemble; dans le Gange cohabitent les morts et les vivants, ainsi qu'ils le font dans ses rêves et dans sa vie. Comme c'est en ces lieux qu'elle parvient à se délester du passé, cela confirme l'importance de la composante spatiale dans les facteurs identificatoires. Le lavage corporel apporte aussi une dimension physique au passé; c'est en purifiant son corps qu'Amy peut abandonner ses morts. En lavant ce corps dans un espace allégorique, Amy renaît un peu plus à elle-même. Les femmes asexuées de l'Inde lui inspirent aussi un abandon graduel de la chair. Amy les imite et renonce ainsi à sa sexualité, se rasant, poils et cheveux, pour enlever d'elle toute corporalité, toute terrestrialité :

En se marginalisant, elles [les femmes ascètes] accédaient à autre chose. À l'instar de ces femmes que j'avais croisées dans mon parcours terrestre, je devais quitter tout attachement au monde du plaisir et me désincarner le plus parfaitement possible. (Mavrikakis, 214)

L'effacement du corps

C'est également par l'alimentation qu'Amy cherche à amenuiser son corps. Elle devient végétarienne et en vieillissant, elle se dirige vers l'anorexie : « Mon végétarisme cache aussi ma perte d'appétit. Avec le temps, je mange de moins en moins. Je suis devenue une vieille anorexique. Il y en a tant. » (Mavrikakis, 252) Son végétarisme s'explique par l'odeur de la viande qui lui rappelle trop l'odeur de la chair dans les fours crématoires, sentie dans ses cauchemars : « Mastiquer est honteux et seuls les corps dans les camps de concentration me semblent réels. » (Mavrikakis, 252). Le sens de l'odorat qui perçoit l'odeur des morts ne va pas sans rappeler l'anthropomorphisation des fantômes des grands-parents maternels d'Amy, vus, entendus et portés par elle. L'odeur amène donc une autre dimension sensorielle à la mémoire qui affecte ses choix alimentaires. Sous cet angle, son végétarisme ne s'inscrit pas dans une logique sanitaire. Il révèle plutôt un esprit d'idéalisation de la mort, comme l'indique ce passage où il est question de l'amenuisement du corps :

Son corps [tel que le perçoit Heaven], maigre, sec, bien qu'il semble relever de couches, donne à voir une longue plaie qui cicatrise d'un mal très ancien sur lequel elle n'a encore que peu de prise. Cette femme avec ses cheveux rasés pourrait être une rescapée des camps de concentration ou encore une cancéreuse en chimiothérapie. (Mavrikakis, 157)

L'anorexie d'Amy lui donne l'impression de se rapprocher des rescapés des camps de la mort, ce qui suggère une émulation du corps affaibli. Toutefois, ce désir de désincarnation évoque surtout un rapport conflictuel à la mémoire; en s'imaginant comme « rescapée des camps de concentration », Amy parvient à « ressentir » ce

qu'ont vécu ses ancêtres –s'identifiant ainsi à leur tragédie– tout en y ayant échappé car elle est bel et bien vivante.

Cette émulation de la mort se traduit par l'attirance qu'éprouve Amy envers l'incinération, laquelle lui semble davantage une forme de purification temporelle que corporelle : « À ce moment-là, alors que je tentai de me purifier du temps, des saletés de mon histoire et de celle de ce monde, j'ai compris que j'aimerais me faire incinérer [...] ». (Mavrikakis, 155, 156) D'une part, cette fascination pour la crémation vient de ses découvertes spirituelles selon lesquelles la crémation à Varanasi permettrait de briser de cycle des réincarnations de l'âme. Amy pourrait donc, étant brûlée, éviter le sort de sa famille et ne pas avoir à revivre le cauchemar pour l'éternité, en accédant directement au nirvana.

D'autre part, le désir de crémation provient d'un désir de rapprochement des siens. Amy ne manque pas d'évoquer, en imaginant sa mort à Varanasi, le sort des quarante-huit membres de sa famille morts à Auschwitz: « Je ne veux pas me réincarner. J'espère que la mort [par incinération] est finale, comme une solution nazie. » (Mavrikakis, 155, 156). Ainsi, l'incinération lui permettrait de rejoindre les siens symboliquement dans un état de cendres, tout en évitant leur errance et en rejoignant directement le nirvana. De plus, l'attirance d'Amy envers la crémation s'explique également par l'impossibilité d'imaginer les morts enterrés :

Moi, je le voyais [son voisin Bernie à l'article de la mort] flamber sur un bûcher à Varanasi, délivré tranquillement de la pesanteur d'être né. L'enterrement pour moi retardait cet effacement de nos vies, cette délivrance par l'air. [...] Si mes conceptions de la mort se sont mille fois transformées depuis cette époque, si elles risquent de prendre de nouvelles formes jusqu'à ce que ma mort advienne, je pense néanmoins qu'il ne m'est pas possible de penser les morts dans la terre. (Mavrikakis, 168)

Si l'enterrement lui paraît inconcevable, c'est attribuable à ses découvertes sur le cycle des réincarnations, mais c'est davantage imputable à la sépulture refusée aux membres de sa famille morts à Auschwitz, ce qu'Amy formule ainsi : « La terre et le territoire nous sont étrangers. » (Mavrikakis, 168) L'impossibilité d'enracinement dans la mort fait écho à la difficulté d'Amy de s'enraciner quelque part de son vivant ; le corps en cendres suggère une volatilisation et un éparpillement représentatifs du manque d'assises identitaires que ressent Amy.

Par ailleurs, cette fascination pour la désintégration du corps peut sans doute renvoyer à la honte de vivre ou à la culpabilité que ressent Amy d'avoir survécu. Cependant, la désintégration corporelle représente surtout la solution imaginée par Amy pour contourner l'impasse dans laquelle elle se trouve, soit de ne pouvoir vivre ni parmi les vivants ni parmi les morts. N'ayant pas été admise parmi les vivants, à cause du manque de reconnaissance familiale, Amy a vécu, jusqu'au meurtre de sa famille immédiate, tout comme si elle était morte parmi les vivants. Pour sa famille, Amy paraît inexistante. Même les spectres des membres morts de sa famille élargie interagissent davantage avec elle que ne le font les membres de sa famille vivante. Puisqu'elle est trop vivante pour vivre complètement parmi les morts, elle n'a pas entièrement accès

au monde des morts. Plutôt que d'avoir un corps entre les deux mondes, Amy entrevoit dans l'état de cendres une façon d'accéder au ciel juif et d'être avec les siens autrement, non pas en vivant parmi les morts, non pas en étant morte parmi les vivants, mais bien en errant dans un état de cendres, dans un espace-temps aérien :

Nous sommes, nous Occidentaux, enfants d'Auschwitz, des fils et des filles de l'air, des âmes volatiles, qui ne peuvent trouver la paix dans le sol. Seul le ciel gazeux est notre demeure. [...] Le ciel est notre seul pays, notre contrée impossible et nous y errerons. (Mavrikakis, 168)

Si Amy éprouve une fixation pour l'état de cendres, c'est que la crémation lui paraît une voie de salut possible; en accédant directement au nirvana, Amy se réapproprierait au moins sa mort. Même si cette mort n'est qu'imaginée, elle représente une libération du fardeau familial et, conséquemment, sa vie lui devient moins lourde à porter. Une fois de plus, la libération partielle du trauma intergénérationnel serait envisagée à partir du corps, ce qui ne va pas sans rappeler la réappropriation identitaire par le corps entamée durant l'adolescence d'Amy. Il est intéressant de remarquer que le parcours d'Amy quant à sa réappropriation identitaire s'effectue toujours par la voie du corps, même si elle se transforme au fil des étapes de sa vie. Le corps représente ainsi en terme narratifs le côté tangible de la vie, s'inscrivant à la fois dans une temporalité et dans une spatialité qui tentent de renverser l'état trans-temporel du trauma intergénérationnel déterritorialisé.

La sexualité dans *Le livre d'Emma*

À l'instar du rôle du corps dans *Le ciel de Bay City*, le corps de l'héroïne dans *Le livre d'Emma* revêt une grande importance dans la réappropriation identitaire. En réalité, le trajet du corps sexué s'effectue en sens inverse et les deux héroïnes se situent aux antipodes; l'une commence sexuée et devient vierge –dans les termes d'Amy, ce qui signifie asexuée– alors que l'autre débute son adolescence de manière asexuée et ne se laissera complètement aller aux plaisirs charnels qu'à la fin de sa vie. L'origine de la méfiance d'Emma envers les autres, donc envers l'attachement émotif, vient de loin et est ancrée dans le regard que les autres portent sur elle. Emma, même toute jeune, comprend très vite que la haine qu'éprouvent envers elle sa mère, sa tante, son institutrice ainsi que toute sa communauté est entièrement reliée à la couleur de sa peau, donc ancrée dans son corps. La haine institutionnalisée du corps noir que ressent Emma le représente comme étant l'abject; cette conception est même attestée par le dictionnaire. Pourtant, on peut lire, dans les passages du roman représentant la jeunesse d'Emma, sa volonté de vivre et son amour-propre. Son regard sur elle-même ne contient pas le mépris que les autres lui réservent. Elle habite son corps en dépit des autres. D'ailleurs, la jeune Emma se réjouit de pouvoir survivre à certains périls grâce à son corps honni, durant une période qui suggère un coup d'État de la junte militaire :

Le pays couché ne se relèvera jamais, prédisent les vieux, puisque les femmes, pour nourrir leur marmaille, apprennent à vivre sur le dos, sous les bottes des hommes en noir. Moi, je me réjouis d'être aussi rachitique, malingre, la peau si foncée. Derrière leurs lunettes noires, les hommes en noir ne me voient pas. (Agnant, 73)

Asexuée pour les autres à cause de son corps abhorré, il lui est sans doute difficile de s'imaginer comme objet de désir alors qu'elle symbolise l'abject pour tous. De plus, le rejet maternel et l'absence du père engendrent également leur part de problèmes quant à l'émancipation sexuelle du sujet qu'est Emma. Emma devient aussi asexuée pour elle-même, car une partie de sa sexualité lui est ravie avant qu'elle ne puisse éclore, alors qu'elle est amenée par sa mère chez Azwélia, la sorcière qui lui enlève une partie de sa génitalité :

C'est au cours de ces cérémonies étranges, auxquelles je prends part malgré moi, durant ces trois jours chez Azwélia, que bon nombre de mes souvenirs m'ont été enlevés. Ablation, extraction, excision... Le dictionnaire ne contient que très peu de termes pour désigner la perte et la destruction. Ce qui est perdu semble n'avoir jamais été. (Agnant, 91)

Ainsi, le corps d'Emma devient mutilé, amputé de sa sexualité qui n'est pas encore née. Dans ce contexte, il devient difficile d'envisager une possession du corps alors que le corps même ne peut exister dans son entier. Il appert d'abord que l'excision d'Emma lui permet de se couper entièrement de la mère. Il faut rappeler qu'Emma, bien que repoussée par la mère, ne manquait pas de rechercher constamment son amour. Plus l'amour maternel lui était refusé, plus la jeune Emma cherchait à se faire aimer de sa mère.

Or, c'est justement lorsque Fifie l'envoie chez la sorcière exciseuse qu'Emma abdique. Pour Emma, l'esquisse d'une sexualité naissante s'éteint, parallèlement à l'utopie de l'amour maternel. Le corps mutilé d'Emma est ainsi « libéré » de la soif d'amour maternel, au moment de son excision, attestant que c'est dans l'amour de la

mère que réside le devenir femme. La métaphore est puissante; la fille-sujet, coupée de l'amour maternel, ne saura trouver son épanouissement, pas plus que la fille-corps, dont le clitoris est coupé, ne saura trouver le plaisir sexuel. La marque du corps noir honni par la mère reste ineffaçable, tout comme la restitution clitoridienne est impossible. Elle renonce à la quête d'amour maternel et elle perd son devenir femme. Malgré son abdication, Emma n'arrive pas à effacer sa souffrance, même lorsqu'elle comprend les raisons du rejet maternel, avec l'aide de Mattie, une cousine de sa grand-mère maternelle. Mattie la recueille chez elle et lui dévoile la généralisation de la haine du corps noir comme étant un legs de l'esclavagisme. Le récit de l'origine permet donc une certaine rationalisation du malheur d'Emma. Mais la compréhension de l'histoire n'efface pas sa souffrance. Les connaissances recueillies auprès de Mattie ainsi que ses découvertes durant ses études ne produisent pas l'effet attendu. Au contraire, celles-ci finissent par nuire à ses relations avec les hommes, car Emma possède une conscience aigüe de ce que peut représenter son corps. Nickolas Zankoffi, son ancien amant, relate à Flore comment Emma se méfiait de l'amour :

Pour Emma, toute relation amoureuse semblait suspecte, tout rapport amoureux, une forme de violence. « J'ai dans le corps tant de mots nés de la souffrance, la jouissance même ne serait qu'un leurre » objectait-elle, dès que je l'approchais. (Agnant, 100)

Aussi écrit-elle ce poème en réponse à l'invitation de Zankoffi :

Parce que l'histoire de mon île a pris ma vie en otage, parce que l'histoire a fait de moi une monture que l'on bâillonne, que l'on use et dont on abuse, parce que nous avons toujours courbé la tête, parce que, dès la naissance, mon sang était tari, asséché, je n'ose solliciter la promesse de frissons à venir. (Agnant, 101)

Comme le fait remarquer Christiane Ndiaye, Emma postule que même l'amour semble être refusé aux femmes noires.³¹ Le déni du bonheur amoureux s'illustre aussi dans le récit que fait Mattie de l'histoire de Rosa et Baptiste, qui eux, furent heureux pour un temps, avant la naissance de leurs filles dorées. Or, « on ne leur a jamais pardonné. » (Agnant, 111) « Ça, Emma, personne ne pardonne à une négresse à peau bleue d'avoir la vie comme un grand chemin bien dégagé devant elle. » (Agnant, 112) Une fois abandonnée par Baptiste, Rosa fut ostracisée par sa communauté : « Elle descendait de son piédestal, cette Rosa! Assez fait la grande dame! Après tout, qui était-elle pour prétendre garder un homme? Juste une femme à la peau bleue. » (Agnant, 116) Comme ses ancêtres, la jeune Emma a appris que l'amour était pour les autres. Ainsi, le rapport au corps noir pénètre les relations amoureuses et fait avorter celles-ci, tant pour les relations des ancêtres d'Emma que pour les siennes. À cet égard, l'échec des relations amoureuses semble aussi être une répétition perpétuelle de l'impossibilité de se faire aimer, le corps noir étant marqué par le drame originel, soit le viol de Kilima par le maître blanc. Ainsi, le sort d'Emma dans ses relations amoureuses fait écho au sort imparti au corps noir dans un contexte colonial et esclavagiste, à un tel point qu'Emma ne peut y voir qu'une répétition de cette subjugation.

Si Emma ne se laisse jamais complètement aller dans l'amour, elle finit quand même par se laisser aimer par Zankoffi. Mais cette relation est marquée par la méfiance et par le reproche, comme si Nickolas représentait tous les hommes qui ont participé à

³¹ Christiane Ndiaye, «Récits des origines chez quelques écrivaines de la francophonie» *Études françaises*, 40, 1(2004) : 59.

l'esclavagisme. L'histoire de la subjugation des femmes de sa race lui fait voir en Zankoffi un homme qui veut la posséder comme un collectionneur. De plus, les fantômes qui l'habitent l'empêchent de développer des liens affectifs normaux et inscrits dans le présent. Emma est tellement hantée par le passé qu'elle transfère sa hantise à Nickolas :

Et lorsqu'elle me quittait, lorsqu'elle s'en allait, elle me laissait en compagnie des monstres et des fantômes de la haine amenée dans les cales de ce qu'elle appelait « les grands bateaux » et qui peuplaient son existence. (Agnant, 44)

Dans cette optique, les fantômes du passé esclavagiste peuplent le quotidien d'Emma, l'empêchant d'accéder à une autonomie amoureuse. De plus, ces fantômes sont transférés à Nickolas Zankoffi comme si Emma, par ses discours sur l'histoire, arrivait non seulement à communiquer sa hantise aux siens mais à donner chair et os à ses fantômes. Cette matérialisation de ses spectres dans le présent amène les empêchements de sa vie amoureuse à un niveau figuré. À cause de sa perspective sur l'histoire, Emma ne peut faire confiance à l'autre; les fantômes sont trop empreints d'histoire traumatique pour qu'Emma puisse s'en défaire ou pour qu'elle puisse porter un regard dépourvu de méfiance. De plus, cette crainte envers l'amour provient également du fait qu'Emma a déjà été dépossédée d'elle-même, tant dans son corps que dans son esprit :

– Je ne veux rien d'autre que toi, être à tes côtés.
– je n'ai rien à t'offrir, tout m'a été dérobé, rétorquait-elle, avec une conviction inébranlable. (Agnant, 43)

Mais de quel vol parle-t-elle? De l'amputation physique? De l'amputation de son âme? Du refus des universitaires quant à sa réécriture de l'histoire? Ou Emma renvoie-t-elle simplement à toutes les spoliations identitaires qu'elle a subies? Quoi qu'on puisse y lire, il reste que ces agressions sont assez lourdes pour empêcher des relations amoureuse et sexuelle émancipées. Faute de posséder son corps, Emma compte le refuser à d'autres, mais elle se laissera pourtant prendre par Zankoffi.

Si le refus de l'amour physique est symptomatique d'un corps qui a été rejeté dès la naissance, ce refus constitue aussi une forme de réappropriation identitaire; Emma, en refusant l'amour, tente de s'extirper de la domination mâle, vis-à-vis du corps de la femme, prédominantes durant les années d'esclavagisme. Emma porte en elle cette subjugation en raison du déni opéré sur le récit qui lui permettrait de l'objectiver. Si on tient compte que pour Emma, le temps semble bloqué dans le passé et si on considère qu'elle porte les récits de toutes les femmes de sa lignée, il n'est pas surprenant que l'abandon amoureux soit toujours empreint d'un rapport de force et de subjugation du corps féminin noir.

L'interruption de la malédiction par l'entremise du corps

La tentative de réappropriation identitaire se joue aussi au niveau du corps d'une autre manière, soit par le suicide et l'infanticide. L'infanticide et le suicide peuvent être perçus comme une façon, pour Emma, de s'extraire de l'histoire, qu'elle considère comme une éternelle répétition. En effet, Emma a du mal à faire la part entre le réel et

l'imaginaire, entre le présent et le passé et se retrouve, au moment de son internement, totalement englobée par l'histoire des bateaux négriers. Pour Emma, il s'agit d'interrompre le cycle de la malédiction. En mettant fin à la vie de sa fille et à la sienne, elle effectue une double interruption de la filiation réelle; elle ne sera ni la fille ni la mère de quiconque et ainsi, aucune des souffrances héritées des ancêtres ne sera perpétuée. Par l'infanticide, Emma essaie d'éliminer la souffrance de toutes les femmes de sa lignée, comme elle l'explique à Flore dans le passage qui suit :

« Cette malédiction venue des cales des négriers est telle que le ventre même qui nous a porté peut nous écraser. Et la chair se transforme en bête à crocs et, de l'intérieur, déjà te mange. Pour cela Lola devait mourir. Quelle importance, maintenant ou après, quelle importance? Comme moi, Lola était condamnée. » C'est tout ce qu'elle avait jamais dit au sujet de sa fille. (Agnant, 162)

En tâchant d'éviter à sa fille de revivre le traumatisme intergénérationnel, Emma projette sur une vie individuelle les empêchements de la collectivité, étant convaincue que nulle vie féminine n'est possible en raison du passé. En l'éliminant, Emma s'assure de ne pas continuer ce legs difficile, épargnant tant de maux à sa fille. Il appert que ce refus de la maternité fait écho à d'autres refus du genre dans la psyché antillaise, tel que le fait remarquer Françoise Naudillon, car il s'agissait de « ne pas contribuer à donner des enfants pour l'esclavage ... Étrange destin pour la femme noire que de n'exister aux yeux de l'histoire que dans le refus de toute maternité ». ³² Si l'on peut, d'une part s'opposer au déterminisme endossé par l'infanticide d'Emma, il faut, d'autre part, concéder que ce dernier permet de personnifier, en termes narratifs, l'impasse

³² Françoise Naudillon, *op. cit*, p. 75-76.

identitaire d'Emma en cette enfant tuée ; l'infanticide sert autant à l'illustration de la folie d'Emma qu'à la représentation d'une souffrance intergénérationnelle insoutenable. Dès lors, cette enfant semble tout englober : l'histoire de la diaspora issue de l'esclavagisme, la vie à bord des bateaux négriers, les tourments des ancêtres sur les plantations ainsi que la place de la femme noire qui lui est destinée. Il est intéressant de remarquer que c'est en un personnage déjà mort au début de la diégèse que tous les maux de l'histoire de l'esclavagisme sont représentés. Les parallèles à établir avec l'histoire abondent; l'histoire de l'esclavagisme est déjà terminée au début de la diégèse, tout comme l'est la vie de Lola; la réécriture de l'histoire est impossible, tout comme l'est la vie de Lola. À cet égard, l'infanticide représente l'échec d'une réécriture, par ailleurs irréalisable, de l'histoire; la réécriture est tuée avant même sa publication ainsi que l'enfant, avant même d'atteindre l'âge adulte. Ainsi, les empêchements d'Emma s'incarnent en sa fille ainsi qu'en elle-même, ce qui a pour effet de personnifier l'échec de la réécriture de l'histoire et de le ramener à une dimension représentable sur le plan narratif. De plus, cette personnification de l'impasse historique pose le problème de la récupération identitaire sous un autre angle. Si le cycle des souffrances est bouclé par l'infanticide, la récupération identitaire, quant à elle, ne peut être assurée par le suicide. Qu'est-ce que ce suicide accomplit dans la diégèse, si ce n'est qu'une allégorie de la difficulté insurmontable de sa réécriture de l'histoire?

Chapitre 5 : La réappropriation de l'histoire

Chez les deux héroïnes se pose le problème identitaire pour diverses raisons : rejet de la mère, non-transmission du récit familial, histoire niée, émigration, possession psychique par des fantômes, etc. La résolution de ce problème identitaire passe partiellement par la réappropriation corporelle dans leur tentative de devenir elles-mêmes. Mais le rapport au corps, seul, ne suffit pas à mettre en échec l'histoire traumatique qui les hante. Tant chez Amy que chez Emma, les fantômes surgis du passé semblent gagner la partie, tellement ils sont présents à toutes les étapes de la vie des protagonistes. Ainsi, le passé les poursuit, car il n'a pas été véritablement vécu par elles. Elles ne sont que le résultat d'une histoire qui leur échappe.

Or, tant que ce passé terrible leur reste inaccessible, il continue de les hanter, d'une façon ou d'une autre. Chez Amy, il s'agit bien de fantômes qui accaparent ses nuits. Pour Emma, ce ne sont pas tant les fantômes qui l'empêchent de vivre que le rapport qu'elle entretient avec ce passé. Hormis ces quelques nuances, c'est le passé qui prend toute la place dans la vie des héroïnes. Il leur devient difficile d'être elles-mêmes puisqu'elles traînent en elles le passé de leur lignée. Ce passé reste incompréhensible tant qu'il n'est pas découvert, compris, assimilé. Toutes deux ressentent en les effets angoissants, mais n'y ont accès que par bribes. C'est donc en

entamant une recherche sur l'histoire du clan familial qu'Amy et Emma tenteront de combler les failles de leur récit familial.

Dans le cas du roman *Le livre d'Emma*, c'est le rejet maternel qui a empêché Emma d'accéder au récit familial. De plus, l'apogée de ce rejet, concrétisé par la mutilation corporelle, lui a fait prendre conscience que sa mère ne l'aimerait jamais. C'est après cette révélation qu'elle s'enfuit chez Mattie, une cousine de sa grand-mère maternelle Rosa, qui avait recueilli l'aïeule lorsque cette dernière a aussi été ostracisée par son village, à la suite de la naissance de ses filles jumelles à la peau dorée.

L'oralité et la mémoire dans *Le livre d'Emma*

Grâce à Mattie, Emma découvre et apprend l'histoire de son clan sous forme de leçons qui font partie de la quotidienneté. Ces leçons se produisent parallèlement à des gestes normalement attribués à la mère, soit la coiffure de l'enfant: « Cette séance de coiffure est un rituel qui précède la nuit. C'est également mon heure de leçons avec Mattie. » (Agnant, 131) À cet égard, Mattie reprend le fil inassumé par la mère et continue la filiation symbolique, tout en palliant le manque d'amour dont Emma souffre. Elle assure le relais entre les récits de ses ancêtres et l'histoire familiale d'Emma. Ces connaissances proviennent en partie des rêves, dans lesquels les ancêtres se manifestent, et en partie des récits matrilineaires transmis autrefois à Mattie. Ces séances entre Mattie et Emma servent à interpréter les rêves et à se rappeler les anciennes du clan :

– Un rêve ne vient jamais seul, petite. Il ne vient jamais au hasard comme un animal qui perd sa route et se fourvoie. Le rêve nous est envoyé. C'est une clé qui nous est donnée pour mettre tous nos morceaux en place. La vie nous découpe en petits morceaux, mais si l'on prend le temps de chercher dans nos rêves, on peut en retrouver jusqu'aux miettes. N'oublie pas, Emma, que celles qui ne sont plus auprès de nous connaissent tous les plis et les replis de notre souffrance. Elles viennent dans nos rêves pour nous aider à retrouver les morceaux éparés. (Agnant, 119)

En accordant beaucoup d'importance aux rêves –ainsi qu'aux femmes qui y apparaissent–, Mattie donne aux femmes de sa lignée un rôle de transmission qui comble partiellement les carences « des grands livres des Blancs ». De ce fait, Mattie contribue à renverser la supériorité du mot écrit sur le mot dit et à placer la parole au premier plan. Comme les rêves d'Emma sont peuplés de femmes noires qui assument un rôle de transmission dans le déchiffrement de l'histoire autrement tue, c'est l'oralité, même en rêves, qui propose une clé de compréhension de l'histoire beaucoup plus que ne le font les livres d'histoire qu'a lus Emma.

Plus tard, Emma répète à Flore tous les récits que Mattie lui avait légués, insérant ainsi à travers son histoire personnelle une série de récits enchâssés : ceux des femmes de sa lignée ainsi que ceux des autres adjuvantes du clan qui ont porté l'histoire jusqu'à elle. L'auteure fait appel « à différents procédés, comme l'introduction du dialogue ou l'utilisation d'un narrateur [Flore] qui présente au lecteur les récits que lui ont transmis verbalement, au préalable, d'autres narrateurs. »³³ Ce faisant, ce roman

³³ Colette Boucher, « Québec-Haïti. Littérature transculturelle et souffle d'oralité : une entrevue avec Marie-Célie Agnant. » *Appartenances / Belonging* 27, 1 (2005): 197.

s'inscrit dans une tradition de type oral. Ainsi, non seulement la narratrice cède la parole à Emma, mais cette dernière donne aussi la voix à Mattie, qui à son tour laisse les ancêtres s'exprimer à travers elle. Cette oralité illustre en partie le conflit mémoriel que vit Emma, car tous ces récits ont pour effet de brouiller l'espace-temps; Emma, en racontant les récits des aïeules à Flore, expose un mélange de souvenirs vécus par elle et de souvenirs vécus par ses ancêtres. De plus, les époques et les personnages s'y mêlent aussi, et Emma semble tantôt être Mattie –sa grand-tante– tantôt Cécile –cette femme sur la plantation qui avait pris la jeune Kilima sous son aile. Lorsqu'Emma raconte à Flore ce que Mattie lui a transmis, Emma « devient » ces femmes, telle une actrice incarnant son personnage; elle assume tous les rôles à la fois et se porte garante de la mémoire du clan entier. Les récits de l'époque coloniale semblent concomitants de ceux d'Emma et prennent toute la place; plutôt que d'aider Emma à s'émanciper, ils l'engouffrent dans un passé insurmontable. Pourtant, Emma doit passer par ces récits pour tâcher de s'en libérer.

Si l'oralité permet de saisir le rapport problématique qu'Emma entretient avec le passé, elle sert aussi à donner une voix à ces femmes marginalisées dans le roman.

Collette Boucher fait remarquer que :

Les femmes en général et, de façon particulière, les femmes haïtiennes des livres de Marie-Célie Agnant, sont souvent murées dans le silence. À travers ses romans, comme dans sa vie, l'auteure dénonce le silence qu'on leur impose et le difficile accès, pour elles, à la parole publique et à l'écriture.³⁴

³⁴ Boucher, *op. cit.*, p. 197.

Par l'oralité, donc, Agnant donne la parole à des personnages fictifs dont les référents extratextuels réels ne seraient peut-être pas en mesure d'avoir une tribune. L'importance accordée à cette oralité semble entérinée par le procédé narratif qui fait de ces aïeules des « femmes-chapitres »; le roman est divisé en chapitres ayant chacun le nom d'une aïeule différente (Mattie, Baptiste et Rosa, Fifie et Grazie, etc.), illustrant la part qu'a eue chacune de ces femmes dans la transmission orale de l'histoire familiale. Grâce à cette oralité, l'histoire familiale rejoint celle d'Emma et parvient jusqu'à Flore dans un mélange de contes éponymes plutôt que dans une ligne chronologique directe telle que le ferait un livre d'histoire, par exemple.

Cette transmission des récits permet à Emma de reconstituer la genèse de son peuple et surtout celle de sa famille. Avec l'aide de Mattie, Emma remonte l'arbre généalogique auquel elle n'avait pas eu accès :

Je répète sans relâche : la première s'appelait Kilima, elle avait été arrachée à sa mère Malayika, puis vendue aux négriers. Sur l'île, elle donna naissance à Emma, puis Emma à Rosa; puis vint Fifie et encore Emma. Et dans mes veines court le même sang. (Agnant, 131)

De plus, chaque nom de femme dans l'arbre généalogique est accompagné des drames vécus par ces femmes et conséquemment, ce qui est transmis à la jeune Emma l'aide à comprendre le drame familial que représente le rejet maternel. Elle apprend que sa mère, femme à la peau claire, l'avait rejetée à cause de sa peau foncée. Ce rejet s'explique en partie par le rapport au corps noir existant à Grand-Lagon. Le roman met ainsi en scène plusieurs époques, à travers les reconstitutions des dialogues d'antan, et

évoque les difficultés inhérentes aux femmes noires issues de l'esclavagisme et du colonialisme antillais. Anna Branach-Kallas écrit, dans sa contribution au chapitre *Migrance au féminin* dans l'ouvrage *Migrance comparée : Les Littératures du Canada et du Québec*, qu'une analyse de ces années d'horreur de l'esclavagisme permet d'avancer deux postulats : la chosification de la peau noire et par conséquent, la hiérarchisation selon la couleur de la peau.³⁵ L'article retrace la chosification du corps noir, tant sur le plan reproductif que sexuel, rappelant que les femmes esclaves vivaient une métamorphose du statut de leur corps, passant d'êtres humains à marchandises ; étant violées tant par leurs maîtres que par leurs confrères esclaves, elles devenaient davantage productrices de « bétail » pour le maître et objets sexuels pour les esclaves masculins que mères.³⁶

Agnant met en scène cette chosification du corps noir, principalement dans les passages portant sur l'histoire de Kilima, à son arrivée sur la plantation. Mattie, alors qu'elle lègue le récit de la première ancêtre bantoue, explique comment les hommes se ruiaient sur les femmes noires : « Et là, Blancs, Nègres, moins Blancs, moins Nègres, tous se jetaient sur les femmes couleur de nuit, sans leur demander leur avis, comme s'ils puisaient l'eau à la rivière pour éteindre leur soif. » (Agnant, 143) Aussi, Cécile, la domestique qui a pris la jeune esclave sous son aile, vocifère-t-elle contre les hommes de la plantation qui tournent autour de Kilima :

³⁵ Anna Branach-Kallas, «Maroon Mothers, Motherless Daughters: *At the Full and Change of the Moon* by Dionne Brand, *Le livre d'Emma* by Marie-Célie Agnant, and *Drawing Down a Daughter* by Claire Harris». *Migrance comparée / Comparing Migration: The Literatures of Canada and Québec/ Les Littératures du Canada et du Québec* Éd. Marie Carrière et Catherine Khordoc. New York : Peter Lang, 2007 : 154-155.

³⁶ *Ibid.*

Et ces hommes, ceux qui ont fait le voyage avec nous, ne peuvent même plus nous protéger. Quels poisons violents leur a-t-on donné à boire? Ne voilà-t-il pas que, pour eux aussi, nous sommes devenues des proies, tout juste bonnes à recevoir leur truc avec lequel ils nous poursuivent dans les champs le jour et jusqu'au fond des cases la nuit! Ils leur ont dit, pour les mettre aux fers, qu'ils n'étaient que des bêtes et ils ont fini par le croire. (Agnant, 143)

Les viols ainsi perpétrés par tous contribuaient à abaisser le corps noir sexué en bas de la hiérarchie coloniale. À force de se voir à travers le regard de l'autre, les femmes chosifiées finissaient, dans certains cas, par adopter ce même regard sur elles-mêmes.³⁷ De plus, en tant que mères, les esclaves noires ne pouvaient prendre soin de leurs petits ni développer de liens affectifs avec eux, car elles devaient délaisser leurs bébés dès la naissance et allaiter la progéniture des maîtres.³⁸ Il en résultait quelquefois l'impossibilité d'aimer le fruit de leur chair. Ainsi, selon Branach-Kallas, la haine envers sa propre progéniture est ancrée dans la psyché antillaise comme le résultat d'années d'esclavage.³⁹ C'est ce que Mattie fait comprendre à Emma :

Mais la souffrance qui nous habite pour ce que nous sommes, cette souffrance que nous devons vivre parce que le monde nous pousse dans la marge jusqu'à nous faire haïr notre propre chair, c'est difficile à comprendre et à accepter, Emma. (Agnant, 107)

Cette hiérarchisation de la couleur de la peau, héritée des tourments de la canne à sucre, explique l'absence d'amour maternel de Fifie envers Emma. D'ailleurs, la hiérarchisation de la couleur de la peau ne s'illustre pas seulement dans la relation Fifie-

³⁷ Anna Branach-Kallas, *op. cit.*, p. 154-155.

³⁸ *Ibid.*

³⁹ *Ibid.*

Emma. Le drame de Rosa, la grand-mère maternelle, en est un bon exemple. Elle met au monde deux filles à la peau dorée, Fifie et Grazie. Celles-ci sont nées plus claires que Rosa et son mari Baptiste, car les gènes résiduels du maître qui avait violé l'ancêtre se sont manifestés en sautant plusieurs générations. Le mari, croyant avoir été trompé, délaisse sa femme et finit par abandonner toute la famille. Ses filles métisses grandissent dans l'arrogance de leur peau dorée, s'estimant au-dessus de leur mère. Aussi ses filles refusent-elles de suivre Rosa, « pour être loin de leur mère, loin de sa peau de nuit » (Agnant, 120), lorsque cette dernière décide de quitter Grand-Lagon.

La découverte du récit familial permet à Emma de situer le rejet maternel dans un contexte historico-racial complexe; la mère n'est plus présentée comme cette femme inaccessible et cruelle, mais bien comme le produit d'un racisme sociétal qui se traduit en dénégation d'amour maternel dans la sphère familiale. Les récits de Mattie lui permettent une certaine rationalisation de sa souffrance. Loin toutefois de satisfaire sa soif de compréhension, ces récits constituent l'élément déclencheur d'une recherche plus poussée du récit de l'origine. Emma, devenue adulte, fait des études doctorales sur le rôle des négriers, justement à Bordeaux, ancien port d'esclaves. Le choix de ce port comme lieu de recherches est déjà annonciateur de ses tentatives de réécrire l'histoire; il s'agit de prouver l'importance du rôle de l'esclavagisme, à partir de l'endroit même où cette importance a été minimisée, pour « renverser » l'histoire et culpabiliser ceux qui ont profité de la traite négrière. Or, les universitaires rejettent la thèse d'Emma ainsi que sa version de l'histoire. À ce sujet, il n'est pas précisé la raison pour laquelle les universitaires rejettent sa thèse ni ce que celle-ci contenait. Selon Emma, les Blancs

nient que l'esclavagisme et que le colonialisme aient existé ou du moins, minimisent leur importance. Il peut cependant paraître incongru que le rôle de l'esclavagisme soit passé sous silence dans les cercles universitaires du roman. Toutefois, cela pourrait faire écho à l'opinion de l'auteure selon laquelle « on n'accorde pas la même importance à cette partie de l'histoire qu'à d'autres drames de l'humanité. »⁴⁰

Bien que non reconnues, les études que poursuit Emma lui permettent de se réapproprier une partie de l'histoire et de comprendre que la haine institutionnalisée provient des grands bateaux négriers, des plantations et du colonialisme. Elle s'explique ainsi ses rêves d'enfant malade, qu'elle croyait avoir inventés, dans lesquels elle se voyait torturée à la manière des esclaves sur les plantations. Par ses études, elle trouve des preuves à ce qu'elle croyait imaginaire. Ce qui lui semblait être issu de sa folie se voit donc confirmé par des écrits. Ce qu'elle avait appris de Mattie, par la tradition orale, est partiellement attesté par des livres et Emma retrace l'origine de toute cette haine. Toutefois, comme ses études sont rejetées, le savoir acquis par ses recherches est invalidé. Par conséquent, cela accentue l'importance de l'oralité dans la transmission de la connaissance. Seul ce qu'elle a appris par la tradition orale n'est pas réfuté, seule la transmission du savoir par Mattie ne peut lui être enlevée.

Or, la connaissance de son histoire n'allège en rien son fardeau. Cela lui complique davantage l'existence. Le passé retrouvé se brouille de plus en plus avec le présent. Ainsi, la récupération historique ne lui permet pas de s'émanciper du poids du

⁴⁰ Marie-Célie Agnant, propos recueillis durant la rencontre au Centre Francophone de Queen's University, 27 et 28 novembre 2008.

passé. Au contraire, Emma développe une obsession du passé, ce qui empêche une vie présente. À la rigueur, c'est ce passé insurmontable qui la pousse vers l'infanticide et le suicide, car si le présent lui est devenu impossible, il en va de même pour l'avenir, bloqué par un passé infranchissable. À cet égard, la progéniture incarne l'avenir impossible et conséquemment, l'infanticide permet de situer l'impasse temporelle quant à l'avenir à un niveau symbolique.

Le transfert de la parole

Malgré le suicide et l'infanticide évoqués dans le roman, ces derniers semblent dépourvus de pessimisme ou de déterminisme. Si l'infanticide de Lola matérialise l'impasse identitaire d'Emma, il permet néanmoins l'interruption de la malédiction. Mais Emma n'en souffre pas moins et se suicide. Dès lors, la filiation semble interrompue à tout jamais et la voix d'Emma, tue. Pourtant, en se penchant sur le transfert qui se produit entre Emma et Flore, l'on pourra découvrir la façon dont l'impasse identitaire est déjouée.

Rappelons que Flore avait été engagée comme interprète et que sa tâche consistait simplement à traduire les propos d'Emma afin d'élucider son crime. Toutefois, au fil des rencontres entre Emma et Flore, l'interprète se rapproche émotionnellement d'Emma et s'allie à elle : « [Le docteur MacLeod] se doute-t-il que je me tiens sur mes gardes, que j'ai relégué au fond d'un placard, avec mes vieux livres d'études, la sacro-sainte neutralité à laquelle est tenue l'interprète? Sait-il que j'ai

choisi mon camp? » (Agnant, 35) Flore développe même une méfiance à l'égard du médecin et en vient à recréer le discours d'Emma à propos du docteur MacLeod : « Je me surprends alors à penser comme Emma, avec les mêmes mots : "tu ne tireras rien de moi non plus, petit docteur" » (Agnant, 63). Au fur et à mesure qu'Emma lui lègue ses récits, Flore s'identifie à Emma en dépit de l'impartialité prônée par sa profession. Dans cette optique, la transmission du récit d'Emma à Flore constitue aussi un glissement identitaire. Flore intériorise la lutte d'Emma et la fait sienne : « Je ne suis plus une simple interprète », de dire Flore, « Petit à petit, j'abandonne mon rôle, je deviens une partie d'Emma, j'épouse le destin d'Emma. » (Agnant, 18)

Ce glissement identitaire se perçoit également dans le désir qu'éprouve Flore pour Nickolas Zankoffi, le dernier amant d'Emma. Dans des circonstances professionnelles, Flore le rencontre afin d'arriver à mieux cerner la patiente. Au fil de leurs entretiens, Zankoffi lui raconte l'histoire d'amour entre lui et Emma. Or, ces rendez-vous se multiplient et ne se limitent plus seulement à une dimension professionnelle :

Cet homme m'inquiète et m'attire tout à la fois. Lorsque je crois le comprendre, il m'échappe, tel du sable qui fuit entre les doigts. [...] Je me livre un combat chaque vendredi soir pour ne pas aller à sa rencontre. Pourtant, je me retrouve toujours dehors malgré moi, marchant parfois sans trop d'entrain, parfois très rapidement pour éviter de changer d'avis, comme si le fait de me presser ainsi me permettait de triompher de ma volonté. (Agnant, 96)

Le récit de Zankoffi outille Flore d'une façon inattendue. Grâce à ce récit de Zankoffi, Flore parvient à mieux comprendre Emma, mais elle finit aussi par prendre la

place de celle-ci comme amante auprès de lui. Il s'avère intéressant de remarquer que cette appropriation de la vie amoureuse d'Emma est facilitée par l'absence d'Emma qui, elle, est internée. Ainsi, Flore a tout le loisir de s'imaginer en Emma et s'intègre à sa vie. Cette usurpation sentimentale aide sans doute Flore à mieux saisir le monde d'Emma, mais elle a aussi pour effet de propulser Flore dans un glissement identitaire complet qui se matérialise par la fusion corporelle. Flore « devient » le corps de toutes les négresses et surtout, celui d'Emma :

Cette nuit-là, comme on aime pour guérir l'âme et le corps, comme un baume que l'on étale sur une plaie, Nickolas m'aima. Entre folie, désir et passion, je ne savais plus qui j'étais, Nickolas ne savait plus quel sexe il embrassait. Il buvait un sexe mal aimé, celui de toutes les négresses. Il leur faisait l'amour pour vaincre toutes les éternités de manque d'amour. Plaisir brûlant, humide et tiède, mon corps était celui d'Emma. (Agnant, 166)

Le glissement identitaire qui s'effectue en Flore se perçoit aussi dans la dénominalisation; Flore « perd » son nom et Zankoffi lui donne celui d'Emma :

« Emma-Flore-Emma », répétait-il, tandis que la voix d'Emma chuchotait : « On nous a toujours appris que l'amour, comme tout ce qui est bon sur cette terre, n'est pas fait pour nous. » Emma. N'était-elle pas là, à guider sur mon corps le corps de cet homme, moi, une des seules femmes à avoir patiemment appris son langage? Oui, me disais-je, Emma me met au monde, elle réinvente ma naissance. Elle est là pour mener à travers moi sa dernière lutte et se jouer du destin. (Agnant, 166, 167)

À l'instar de l'usurpation amoureuse qui s'était réalisée pendant l'internement d'Emma, cette « re-nominalisation » s'accomplit en l'absence d'Emma, soit une fois que cette dernière s'est suicidée. Cette appropriation identitaire *in absentia* permet à Flore

de s'imaginer dans la peau d'Emma, alors qu'il aurait été difficile de le faire si Emma avait été aux côtés de Flore tout au long de l'intrigue. Le suicide agit aussi comme outil de récupération identitaire en ce qui a trait à la réappropriation du plaisir charnel. Rappelons qu'Emma avait peine à vivre pleinement l'amour. Ses relations amoureuses étaient handicapées par le rapport au corps noir, ainsi que le relatait Zankoffi à Flore. Or, en juxtaposant le suicide d'Emma et le glissement identitaire de Flore, on arrive à une Flore-Emma qui peut jouir de son corps, débarrassée de la perspective qu'elle entretenait quant à la subjugation des femmes noires face aux hommes. Sous cet angle, le roman peut laisser perplexe quant à cette fusion identitaire, mais cette « transformation » de Flore en Emma permet de mieux appréhender ce glissement identitaire tel qu'il a été vécu par Flore, amenant le lecteur à l'intérieur de la dépersonnalisation de la narratrice.

L'on constate donc que, dans l'univers de Flore, la transmission du récit d'Emma consiste en un abandon graduel d'elle-même, jusqu'à une mort symbolique; Flore-videde-sens qui « ne s'était jamais posé les vraies questions » est morte au fil de la transmission des récits et une nouvelle Flore prend forme, armée des connaissances dévoilées par Emma. La renaissance de Flore lui permet de faire mourir une forme d'aliénation et de renouer avec son identité. Flore, transformée par le récit d'Emma, est consciente de cette mort et de cette naissance : « Oui, me disais-je, Emma me met au monde, elle réinvente ma naissance. Elle est là pour mener à travers moi sa dernière lutte et se jouer du destin. » (Agnant, 167) Ainsi, il ne s'agit plus seulement de la transmission de la parole, mais aussi du transfert du porteur du message. L'acte de

parole d'Emma et la dépersonnalisation de Flore deviennent interdépendants; c'est grâce à la transmission des récits que Flore devient Emma et par ce glissement identitaire que la transmission du récit est renforcée. Sous cet angle, la dépersonnalisation de Flore constitue un outil de transmission de la mémoire, car ce n'est qu'une fois la fusion identitaire complétée que Flore reprend et assume la parole d'Emma, assurant la pérennité de sa mémoire. Dans cette renaissance de Flore, le suicide d'Emma s'avère une illustration de la complétude du glissement identitaire.

Le suicide comme réappropriation identitaire

Or, le suicide d'Emma met en évidence autre chose. D'une manière concrète, le suicide permet à Emma de s'extirper de la souffrance, mais d'une manière allégorique, il lui permet surtout de récupérer une partie de ce qu'il lui reste de legs symbolique, perdu lors de son internement. Il faut se souvenir que les rêves dans la lignée d'Emma revêtaient une grande importance; les ancêtres apparaissaient dans les rêves, venaient au secours d'une femme tombée et l'aidaient à se relever. Or, une fois enfermée, Emma atteste leur disparition :

Tu sais, Flore, il m'arrive d'appeler à mon secours [toutes ses ancêtres], ces marronnes éternelles. J'implore leur mémoire, [...] mais je ne les vois point. Souvent, je regarde le fleuve avec l'espoir de les voir apparaître. Le soir, je me couche très tôt, pour retrouver mes rêves et ma grand-mère Rosa. Mais les rêves me fuient, Flore, depuis que je suis enfermée ici. Je ne rêve plus du tout. En m'enfermant ici, ils sont vraiment parvenus à me ravir mon âme. (Agnant, 157)

Si l'internement contribue à la perte de l'âme d'Emma, l'espace de l'hôpital psychiatrique peut également refléter cette perte identitaire. Presque rien n'est décrit quant à cet espace. En revanche, les espaces qu'Emma évoque incessamment tout au long de ses récits regorgent de détails, caractérisés par leur côté immense, infini et bleu. L'espace bleu – le ciel, l'océan, le corps noir– renvoie à l'histoire de la traite négrière. Cette histoire, bien qu'inscrite par le trauma, était *ce qui* possédait Emma, mais elle était aussi *ce que* possédait Emma. Sans ses rêves, Emma perd cette possession et conséquemment la clé de compréhension de cette histoire ainsi que la lignée symbolique assumée par les ancêtres maronnes du clan. En se suicidant, Emma retrouve métaphoriquement son identité perdue, rejoignant ses ancêtres, du moins, c'est ce qu'affirme Flore : «'Elle disait toujours, elle disait sans cesse qu'elle reprendrait un jour la route des grands bateaux.'» (Agnant, 163)

Ce désir de retour à la terre d'origine est d'ailleurs un thème récurrent dans la littérature de la diaspora issue de l'esclavage⁴¹ et il évoque aussi l'effacement du temps pour les femmes de la lignée de Kilima, comme si Emma *était* Kilima, et avait ainsi maintenu ce mal du pays depuis toutes ces générations. Le désir de réparation envers les ancêtres s'illustre comme une dépersonnalisation d'Emma : cette dernière désire atteindre les objectifs de Kilima, ainsi que l'avait prédit Mattie :

⁴¹ Ana Beatriz Rodrigues Gonçalves, « Conexão Brasil, Uruguai, Haiti : a Escrita feminina Negra na América Latina » *IPOTESI, Juis de Fora* 12, 1(jan/jul 2008) : 32.

Comme dans un songe très ancien, tu répéteras les gestes des femmes du clan. Ces gestes qu'elles faisaient pour mettre leurs enfants à l'abri des garrots qui les étouffaient dans les cales des négriers et dans les champs de canne. [...] La dernière goutte de sang du clan de Kilima, déportée vers le Nouveau Monde, s'éteindra avec toi, comme un œil qui se ferme. (Agnant, 136, 137)

Ainsi, les gestes de l'ancêtre sont répétés par Emma (voir Tableau B, p. 94). De même, c'est Flore qui parle du voyage de retour comme étant quelque chose de tout à fait naturel, renforçant ainsi la connexion des femmes de la lignée à l'ancêtre : «"Son âme a rejoint le fleuve pour entreprendre le voyage de retour."» (Agnant, 164) D'une part, ce retour à la terre ancestrale permet d'apaiser la souffrance de Kilima, portée par Emma, enfin satisfaite. D'autre part, il libère Emma d'une souffrance personnelle en séparant son corps, ainsi que celui de sa fille, de la lignée biologique. Ce retour permet aussi une récupération de la filiation symbolique, car Emma peut aller rejoindre les femmes de sa lignée, celles auxquelles elle avait cessé de rêver lors de son internement. En reprenant « le chemin des grands bateaux », Emma assouvit le désir de réparation ancestral tout en s'extirpant de la souffrance que l'histoire a engendrée. Le suicide devient ainsi l'illustration d'une tentative de réappropriation de la filiation symbolique et un outil d'affranchissement de la souffrance.

De plus, en se suicidant, Emma récupère sa subjectivité en usant de son corps comme elle l'entend. Dans son optique de femme dépossédée de son présent, Emma se sent encore assujettie aux rapports de forces existant durant l'esclavagisme. Par le suicide, Emma s'extirpe donc de l'objectivation et de la chosification du corps noir

attribuée au colonialisme. Il s'agit donc de renverser l'histoire là où son ancêtre Kilima n'a pu le faire, même des siècles plus tard, par le suicide.

La filiation hors clan et la réécriture de l'histoire

Certes, c'est par le suicide qu'Emma a empêché le drame des femmes de sa lignée de se perpétuer, mais sans pour autant avoir totalement renié son combat, car sa parole est maintenue par Flore. Lui ayant légué ses récits, elle s'en trouve libérée et Flore s'en trouve transformée. De cette façon, la transmission du récit permet de détourner la filiation réelle biologique pour créer une nouvelle filiation entre les deux femmes. La nouvelle Flore est en quelque sorte née d'Emma, devenant la fille symbolique. Le glissement identitaire illustre la transmission symbolique qui s'opère entre deux femmes qui ne sont pas du même clan. Celle-ci avait d'ailleurs déjà été assurée par des recoupements hors du lien du sang, notamment avec Cécile, qui avait pris Kilima sous son aile et avec Mattie, qui avait joué le rôle de mère auprès d'Emma. Ainsi, ces diverses récupérations filiales hors clan assurent une filiation même lorsqu'il y a absence de transmission dans la lignée biologique. Ces récupérations filiales prouvent la théorie émise par Mattie : là où une femme tombe, d'autres viennent la relever. (voir Tableau C, p. 95).

Cette filiation symbolique assure la pérennité du récit légué par Emma. Sa réécriture de l'histoire a été rejetée par les universitaires, mais en étant transmise à Flore, elle est sauvegardée et perpétuée.

La réécriture de l'histoire, qu'Emma n'avait pu accomplir dans la diégèse, se fait également par l'écriture de Marie-Célie Agnant, comme le souligne Winfred Siemerling.⁴² En passant le flambeau à Flore, Emma libère sa version de l'histoire au narrataire et à travers ce mécanisme, l'auteure prend une source de connaissances maintenues dans l'oralité et l'intègre à l'écrit dans un portrait littéraire.⁴³ Une nouvelle version de l'histoire est libérée et devient désormais accessible aux personnages et au lectorat.⁴⁴ Sous cet angle, le roman de Marie-Célie Agnant offre une tribune dans laquelle s'exprime une femme marginalisée, dépossédée d'elle-même et enfermée, et ce faisant, il dévoile un discours différent sur l'histoire. À ce sujet, lorsque l'auteure parle de l'Afrique, elle déplore que le rôle des négriers ne soit pas reconnu, que cette partie de l'histoire soit niée et que le peuple se retrouve ainsi ignoré.⁴⁵ Ceci dit, on pourrait estimer que *Le livre d'Emma* constitue une tentative de l'écrivaine de compenser le déséquilibre des discours historiques dominants.

⁴² Winfred Siemerling, « Ethics as Re/Cognition in the Novels of Marie-Célie Agnant : Oral Knowledge, Cognitive Change, and Social Justice ». *University of Toronto Quarterly* 76, 3 (Summer 2007): 857.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ Marie-Célie Agnant, propos tenus lors d'une présentation de ses œuvres au Centre francophone de *Queen's University* les 27 et 28 novembre 2008.

La récupération de l'histoire familiale chez Amy

Dans la diégèse du *Ciel de Bay City*, la découverte du récit familial relève plus du hasard que de la volonté d'Amy. Amy, depuis qu'elle est toute jeune, sent bien qu'elle est juive. En dépit de toutes les mesures prises par sa tante et sa mère, elle arrive à une certaine conscience de sa judéité. D'ailleurs, ses cauchemars en sont un indice. Mais l'interdiction de parler du passé, ainsi que la marginalisation d'Amy au sein de sa propre famille, contribuent à brouiller les pistes. Que lui vaut de savoir qu'elle est juive si personne dans sa famille ou dans sa communauté ne corrobore cette connaissance? Quelle importance le sens de ses rêves peut-il revêtir si ceux-ci ne peuvent être interprétés par personne?

Tout bascule la journée du 1^{er} juillet 1979, alors que Babette et Amy entreprennent un grand ménage. La sècheuse au sous-sol se détraque et prend feu, Amy se précipite vers le sinistre et, partie à la recherche d'un extincteur, elle ouvre le cagibi dans lequel elle aperçoit deux vieillards à l'air terrifié, dans un état de saleté contrastant avec la propreté habituelle du reste de la maison :

Je suis éberluée par l'état de saleté dans lequel se trouve le cagibi et la fragilité physique de ces deux vieilles personnes. Dans la maison de tôle qui est toujours si propre. Bay City est une ville si astiquée, si nette. L'Amérique se veut si rutilante en sa surface. [...] (Mavrikakis, 81)

«[S]a tante, qui pleure, qui hurle et qui [lui] ordonne de refermer la porte du cagibi, d'oublier tout cela » (Mavrikakis, 81) ne veut pas qu'Amy voie le fantôme de ses grands-parents maternels, Elsa Rosenzweig et Georges Rosenberg, qui errent dans la

mort depuis Auschwitz et qui un jour ont abouti là, dans la maison de tôle de Babette. Il est intéressant de remarquer qu’Amy apprend l’histoire familiale lorsque la surface propre et rutilante des machines de l’Amérique se brise. En effet, la description des lieux de Veronica Lane et de Bay City exemplifie un pays possédé par les machines; la télévision qui console de tout, les objets domestiques –fours à micro-ondes, barbecues, climatiseurs–, semblent agir au même titre que des figurants en peuplant le quotidien de cette Amérique sans âme. Ce faisant, ces machines créent une atmosphère de présent, un présent bruyant, électrique, voyant, industriel. Derrière son air de force et de puissance, cette modernité tonitruante n’est pourtant qu’un baume sur le passé car aussitôt qu’elle se brise –comme la sècheuse–, les fantômes font surface, pour la première fois durant le jour. Il faut que la modernité se détraque pour que le passé resurgisse, comme si l’un ne pouvait cohabiter avec l’autre, comme si le présent réprimait le passé, plutôt que de provenir de lui. Ce présent bruyant, neuf, avait aussi pour effet d’accentuer l’incongruité des fantômes vus en rêve par Amy alors qu’elle était enfant. Et surtout, ce présent rutilant permet un contraste frappant avec l’apparition des grands-parents qui ne sont ni morts, ni vivants :

Babette a raison. Ce ne sont pas des vivants. Ils n’ont rien en commun avec des grands-parents, avec des êtres qui ont eu une histoire, une vie. Ce sont des morts qu’une fin atroce, inimaginable a gobés. [...] Les deux corps, guenilles qui restent là devant moi, sont pires que des humains dans les camps ou que les survivants de l’apocalypse. Ils sont encore devant la mort, au moment d’être poussés dans la chambre à gaz [...] (Mavrikakis, 87)

Au moment de la découverte des grands-parents, Amy saisit pour la première fois l'ampleur de la folie de sa tante et soudain la folie de propreté de Babette prend tout son sens. L'espace physique de la domesticité du 4122 Veronica Lane, une demeure aux prises avec un récurage incessant, devient une métaphore d'une femme qui réprime le passé; qu'est-ce que la propreté, si ce n'est l'effacement des traces du passage du temps? L'usage des matériaux synthétiques, –le canapé de skaï, les ensembles pour nettoyer vert pomme achetés au K-Mart, la housse de plastique recouvrant le canapé – scelle le présent dans un univers inatteignable par les traces du passé, tantôt parce que ces matériaux sont jetables, tantôt parce qu'ils évitent toute trace que le temps et l'usure pourraient avoir sur eux. D'ailleurs, ce n'est qu'au moment de la découverte que Babette explique le sens de tous ces nettoyages :

« Du corps de mes parents, de mes oncles, de mes tantes, nous continuons à respirer les restes, poussés par les grands vents. Nous avalons depuis plus de cinquante ans nos morts, cela nous entre par le nez, les poumons, par tous les pores de la peau. C'est bien pour cela qu'il faut tout laver, tout le temps. » (Mavrikakis, 84, 85)

D'une part, la tante veut effacer les traces du passé en récurant sans cesse, d'autre part, elle cherche à reconstituer ce passé, à posséder la vérité :

«Oui, ce sont tes grands-parents. Et j'ai été aussi surprise que toi quand je les ai vus. Je les croyais morts à Auschwitz, oui à Auschwitz. C'est là qu'ils disparurent après avoir laissé leurs filles dans cette famille catholique de Normandie. C'est là qu'ils s'envolèrent en fumée. Oui, j'ai les lettres, les témoignages, j'ai tout, caché dans le placard de ma chambre. Oui, je connais la vérité même si ta mère m'interdit de penser à tout cela, même si ta mère ne veut pas que je sache. J'ai fait des recherches, j'ai récupéré une boîte entière de documents [...]» (Mavrikakis, 84)

Babette a beau savoir, elle reste dans la dépersonnalisation religieuse, comme le laisse entendre ce qu'elle explique à Amy : « "Mes parents sont partis pour que je découvre la foi, la vraie et maintenant qu'ils sont revenus, c'est à moi de me sacrifier et de leur montrer le chemin ", me confie Babette en cette fin d'après-midi du 2 juillet 1979. » (Mavrikakis, 149) Babette lègue tout à Amy, en cachette de Denise, dans l'espoir que ce sera Amy qui reconduira tout le clan vers le bon Dieu, pour racheter la « juiverie » de son clan. Dès lors, la connaissance du passé ne signifie pas un rapport sans problème avec celui-ci. D'ailleurs, Babette ne tente que de trouver un sens à sa souffrance, puisque c'est dans la dévotion catholique qu'elle a trouvé une voie. Il s'agit donc encore une fois d'une forme de refoulement du passé et de l'identité. Le devoir de mémoire de Babette ne sert qu'à assouvir sa soif personnelle de sens qui aboutit à une certaine perversion mémorielle. Il ne s'agit pas du devoir de mémoire envers ses aïeux. À défaut d'avoir été assouvi par Denise et Babette, ce désir de réparation se manifeste chez Amy, après qu'elle eut appris la terrible histoire de son clan.

Lorsque Babette révèle tous les détails du tragique sort des quarante-huit membres de sa famille qui ont péri dans les camps de concentration, Amy est projetée dans une tristesse, un dégoût du ciel, une révolte profonde, et après sa violente crise de larmes et de colère, elle cesse de pleurer : « Après ce premier juillet 1979, il ne m'arrivera plus jamais de pleurer. Tout en moi aura été tari. » (Mavrikakis, 89) Mais elle se relève vite et décide de s'occuper de ses grands-parents, de leur faire prendre l'air, de les sauver de cet état de terreur dans lequel ils sont figés. Cette motivation de

les sortir de l'errance semble être empreinte d'espoir. Il s'agit là d'un des seuls passages du roman où la narratrice s'exprime au futur simple : «J'ouvrirai la porte du cagibi [...] Je verrai alors les morts [...] Je leur ferai signe de me suivre sans bruit. [...] Je les tirerai contre moi. Ils n'auront pas la force de résister. Ils dormiront avec moi, dans mes draps propres.» (Mavrikakis, 90, 92) L'emploi du futur simple met en relief un avenir possible, entrevu par Amy. Ceci ne dure que peu de temps et fait vite place à la colère et au désarroi.

Peu après, George Rosenberg l'exhorte de mettre le feu à tout ça. Ainsi, Amy se retrouve dans une position quelque peu complexe, partagée entre ce qu'on lui demande de faire et ce qu'elle envisage comme solution. La famille d'Amy lui demande tantôt de taire le passé et de ne jamais évoquer la religion (Denise), tantôt de renier la judéité et de conduire le clan vers le catholicisme (Babette), tantôt de tout incendier (Georges). Amy échafaude alors un plan: les flammes lui permettront enfin d'anéantir le passé et de mettre fin à la souffrance de sa famille et à la sienne si elle prend soin de s'inclure dans le feu. Dans la nuit suivant les célébrations du 4 juillet, Amy incendie le tout, aidée de George et d'Elsa : « Il me faut du courage pour accomplir la fin de notre destin et délivrer tous les miens du poids du temps et les larmes qui obstruent mes yeux et me serrent la gorge ne doivent pas éteindre le feu qui embrasera le ciel » (Mavrikakis, 247). Les grands-parents s'en vont, souriants, dans le brasier et Amy de dire : « Enfin, je meurs. Je suis délivrée. » (Mavrikakis, 248) Cependant, Amy échoue son suicide et le repos lui reste inaccessible :

Je voulais tant que nous mourions tous ensemble, que toute ma famille aille rejoindre ma sœur Angie, l'élue de Dieu, qui est morte à sa naissance, une nuit, et n'a jamais connu la couleur du jour. Je nous voulais ensemble avec nos quarante-huit déportés consumés sur les bûchers de la Deuxième Guerre mondiale. J'ai raté mon propre assassinat. Je suis damnée, éternellement damnée. Le néant m'est, par ma faute, interdit. (Mavrikakis, 268)

La solution mise en œuvre par Amy provoque même de pires apparitions. Au lendemain du crime, après s'être réveillée dans sa cabane-sapin, en dehors du brasier, Amy est non seulement hantée par les morts de son clan, mais aussi par tous les morts de la Shoah : « Ce que je vis ce matin noir, aucun livre, aucune histoire, aucun film ne peut en rendre compte. L'image de tout un peuple, celui des Juifs, celui des humains réduits en cendres me brûla l'âme et la rétine. » (Mavrikakis, 264) Ces visions sont doublées de l'écho des plaintes des survivants : « Des sanglots, des plaintes, des lamentations formaient un concert cacophonique de souffrances innommables dont seuls les sons inarticulés pouvaient témoigner. » (Mavrikakis, 266) Ceci semble signifier que la connaissance du passé amène les spectres : tenter de se débarrasser de ce passé ne fait que raviver les plaies anciennes. Les flammes du 4122 Veronica Lane ne sauvent de la souffrance et de l'errance ni les spectres ni les membres tués par l'incendie. Amy reste donc porteuse du poids du trauma familial, doublé du trauma collectif.

Malgré la souffrance qu'il engendre, ce trauma collectif, une fois connu, servira partiellement à la construction identitaire d'Amy. Chez l'adolescent juif, le passé traumatique, si terrible soit-il, permet une compréhension de l'histoire, et donc, une

réappropriation partielle de l'identité.⁴⁶ À ce sujet, Mouchenik affirme que la Shoah s'inscrit comme le paradigme de la place du trauma de type collectif dans la construction de l'identité, car d'une part, cette dernière se construit dans la confrontation avec les représentations multiples d'un effroyable événement collectif, alors que d'autre part, cette identité est complexifiée par le paramètre historique qui peut selon les circonstances prendre toute la place. Alors, dit-il, l'accès à l'identité est associé à la constitution ou à la transmission d'un trauma.⁴⁷ Dans la diégèse, cette construction identitaire s'exemplifie par la prise du nom : « Après le Michigan, j'ai pris les deux noms de mes grands-parents que je porte fièrement, douloureusement. » (Mavrikakis, 258) Ainsi, une fois le secret révélé, Amy s'identifie à ses origines qui avaient été gardées sous silence et dont elle arbore le nom. Cette identification à ce passé constitue un jalon nécessaire dans sa réappropriation identitaire. Amy passe du temps en psychiatrie, fait des pèlerinages en Inde et à Auschwitz, atteint une forme de mysticisme et ce n'est que lors du voyage en Inde qu'elle réussit à se délester de ce passé :

À Bénarès, j'ai quitté Auschwitz et Bay City. J'ai laissé tous mes morts dans le Gange, tout ce peuple que je portais depuis des années et même avant ma naissance. [...] À Bénarès, je suis née à moi-même, une première fois. (Mavrikakis, 159)

Il faut rappeler que le passé familial prenait toute la place lorsqu'il était tu. Amy était destituée d'elle-même sur plusieurs plans. Même son identité psychique était

⁴⁶ Yoram Mouchenik, *op. cit.*, p. 124.

⁴⁷ *Ibid.*

envahie par les traumatismes de ces ancêtres. Lapointe affirme même une intégration du trauma par Amy : « Le personnage fictif incorpore [...] l'expérience concentrationnaire. Il n'est pas que le témoin impuissant du traumatisme historique, il le rejoue et l'inscrit dans le présent »⁴⁸ Son identité était donc en partie formée des traumatismes des autres, ses désirs de réparation étaient ceux des autres et ses cauchemars, ceux des morts, lui rendant le présent impossible.

Mais avec la connaissance de l'histoire, le trauma collectif passe du statut personnel au statut familial. Le poids du passé collectif, qui lui semblait être une affaire personnelle, cesse d'être uniquement le sien. Son passé, dont elle assurait individuellement les soubresauts alors qu'il était celui de tout le clan, devient une réalité qu'elle peut mettre en contexte sur le plan familial, qu'elle peut mettre en perspective. La folie de la tante, par exemple, devient plus claire et s'explique mieux lorsque la vérité est mise au jour. Amy perçoit que ce passé affecte les siens, bien que nul n'ose en parler. L'adoration de Denise pour sa fille mort-née est un autre symptôme de stress post-traumatique lié au passé indigeste; la culpabilité de vivre que ressent Denise se transpose sur sa fille vivante qui ne peut être aimée, car elle a osé survivre. Grâce à la connaissance du passé, il devient évident pour Amy que ce trauma est l'affaire de tous. D'où l'importance de ce déplacement de l'individuel au collectif dans la responsabilité du devoir de mémoire.

Mais comme personne n'a assuré le relais de cette mémoire, Amy sent qu'il lui incombe de trouver la solution. Après l'échec de son suicide, Amy entame le long et

⁴⁸ Martine-Emmanuelle Lapointe, « Sous le ciel » *Voix et Images*, 34, 2, 101(2009) : 147.

courageux chemin de la réappropriation de son histoire douloureuse. Mais elle ne peut commencer cette réappropriation qu'une fois ses origines découvertes. Ceci réaffirme l'importance du rôle de l'histoire dans la réappropriation identitaire. Ainsi, sa propre naissance, en tant qu'individu émancipé de la famille, n'est possible que lorsqu'Amy arrive à se délester de la responsabilité de trainer le poids collectif et qu'elle est outillée pour connaître le passé. Une fois débarrassée du passé des autres, Amy peut se réinscrire dans sa propre logique historique et désormais regarder l'avenir, en créant la vie : « J'ai compris il y a une dizaine d'années que si je n'étais pas morte à Bay City-Auschwitz dans la nuit du 4 au 5 juillet 1979, c'était uniquement pour mettre un jour au monde Heaven. » (Mavrikakis, 255)

La transmission de l'histoire d'Amy à Heaven

La relation qu'Amy entretient avec sa fille Heaven se situe complètement à l'antipode de ce qu'elle a vécu avec sa mère et sa tante. Les sœurs Duchesnay réprimaient le passé, n'en parlaient jamais, alors qu'Amy raconte tout à sa fille et l'inclut même dans sa visite des lieux de l'horreur. Amy emmène Heaven en Pologne, à Auschwitz. Ce recouvrement de l'histoire n'est pas pour autant facile :

En 1995, sous le ciel d'Auschwitz, longtemps j'ai voulu pleurer sans y parvenir. Heaven me tenait la main, apeurée. Heaven [sa fille] et moi avons vu des bâtiments, des chemins, des cellules, des murs, des arbres. Et des oiseaux. (Mavrikakis, 100)

Amy visite les espaces où sa famille a péri et transmet tout ce qui lui est possible de savoir et de comprendre à sa fille, insatiable de connaissance : « Ma petite fille voulait tout voir, tout savoir, me demandait de tout lui raconter [...] » (Mavrikakis, 101)

Grâce à la transmission de l'histoire assurée par Amy, Heaven devient mieux outillée que ne l'était sa mère pour confronter ce passé. Durant son enfance, Amy était englobée dans les secrets des générations précédentes, ce qui avait entraîné un syndrome post-traumatique intergénérationnel. Amy, ignorant la source de ses cauchemars, restait dans la peur justement parce qu'elle était maintenue dans le déni historique.

Or, Heaven grandit sans que les spectres la poursuivent. Ceci peut s'expliquer par le fait que sa mère l'a aidée à confronter le passé avant même qu'il ne se manifeste. Le fait qu'Amy s'est déjà délestée du passé au moment de la naissance de Heaven pourrait aussi expliquer l'absence de fantômes. C'est ce que laisse entendre la sérénité entourant tout ce qui a trait à Heaven; la naissance de sa fille correspond à une période de quiétude qu'Amy n'avait pas connue avant. Le récit de la naissance de Heaven n'est pas occulté, mais célébré, contrairement à ce qu'avait vécu Amy. La vie de Heaven semble miraculeuse, compte tenu de l'histoire familiale :

[...] sur les images que Heaven souvent me demande de commenter avec elle, comme si elle ne pouvait jamais se rassasier du récit de sa venue au monde, comme si l'histoire de Bénarès et puis celle du Nouveau-Mexique dans lesquels elle a vu le jour ne pouvaient jamais contenir tout à fait pour elle le miracle de sa présence parmi les vivants. (Mavrikakis, 158)

Leur vie au Nouveau-Mexique semble empreinte de paix. Amy parle de sa fille comme d'une plante extraordinaire : « J'ai fait pousser ma fille sur la terre aride du Nouveau-Mexique. Elle a grandi, radieuse. Mon destin est accompli. Il est le sien. » (Mavrikakis, 255) Amy est élevée entre la beauté qui l'entoure et l'horreur de son legs : « Je pense souvent que c'est cette proximité géographique avec le ciel et l'enfer qui a fait de Heaven la jeune femme qu'elle est [...] Heaven a été élevée dans l'horreur et l'émerveillement. » (Mavrikakis, 107) Ainsi, l'histoire issue du trauma n'empêche pas la beauté, ni la confiance en la vie, du moment que la transmission de la mémoire est assurée.

Malgré l'espérance que lui insuffle sa fille, les fantômes ne sont pas loin d'Amy : « Autour de moi, l'histoire rôde à nouveau, les cauchemars se réveillent et me baillent au nez. Bientôt, après des années de repos et de tromperie, ils seront tout à fait vigoureux. » (Mavrikakis, 254) Contrairement à sa prédiction, ce n'est pas Amy que les fantômes reviennent hanter, mais bien sa fille Heaven, devenue adulte. Les deux femmes sont très proches l'une de l'autre et partagent souvent le même lit.

Or, Amy remarque que Heaven s'assombrit et devient un peu plus distante, ce qui la surprend. Un soir, alors qu'elle veut vérifier si sa fille se porte bien, Amy se rend au sous-sol où couche sa fille et constate que Heaven est visitée par tous les membres du clan qui dorment auprès d'elle :

Je vois distinctement des formes allongées dans le lit de ma fille, et puis aussi sur le plancher. [...] Un rayon de lune vient frapper le visage qui se lamente. Je reconnais immédiatement mon grand-père Georges Rosenberg. À l'autre bout du lit, ma grand-mère ronfle. Heaven est couchée entre mes deux grands-parents et enlace le corps d'Elsa. Je cherche incrédule mon souffle et m'appuie contre les chambranles de la porte. Je scrute la chambre. Sur le sol sont étendus pêle-mêle ma tante Babette, mon oncle Gustavo, ma mère Denise, mon cousin Victor, mon petit-frère Angelo, ma sœur Angie tout bébé et les trois chiennes de mon enfance, Josée, Cindy et Bonecca, que mes chiennes lèchent doucement. Les miens sont là autour du lit de ma fille, de mon Heaven. Je voudrais crier. Hurler de douleur. Ma fille chérie habite elle aussi l'histoire. (Mavrikakis, 291, 292)

Ceci semble entériner que l'histoire issue du trauma demeure inévitable, donc indissociable du présent pour les survivants. Il n'y aura donc nul repos pour les survivants de la Shoah dans la diégèse de *Le ciel de Bay City*. Pourtant, même si l'histoire habite Heaven, le syndrome post-traumatique intergénérationnel semble avoir été évité ou du moins, amoindri car la description des spectres s'éloigne des images horribles propres aux cauchemars d'Amy. Angie y est dépeinte « tout bébé » et non comme un ange pourri du passé ni comme un corps en décomposition. Hormis le fait que les membres de la famille sont des revenants, ce passage se rapproche plutôt de l'image d'une famille de vivants, dans un moment de paisible répit : les corps enlacés, le ronflement, le léchage des chiennes. La description présentée dans ce passage contient une ambivalence implicite par rapport au passé. D'un côté, le passé restera toujours actif dans un rapport de hantise, d'un autre côté, le passé peut aussi être tenu au repos, même lorsqu'il ne cède pas sa place au présent. Ainsi, l'apparition des membres de la défunte famille d'Amy illustre que le passé traumatique reste ineffaçable, mais qu'il

peut changer d'intensité. Ceci laisse entendre que la possession du passé entraîne forcément une réappropriation de l'insupportable, mais que c'est précisément cette réappropriation de l'horreur qui mitige son impact.

Tableau B. La répétition des gestes de l'ancêtre

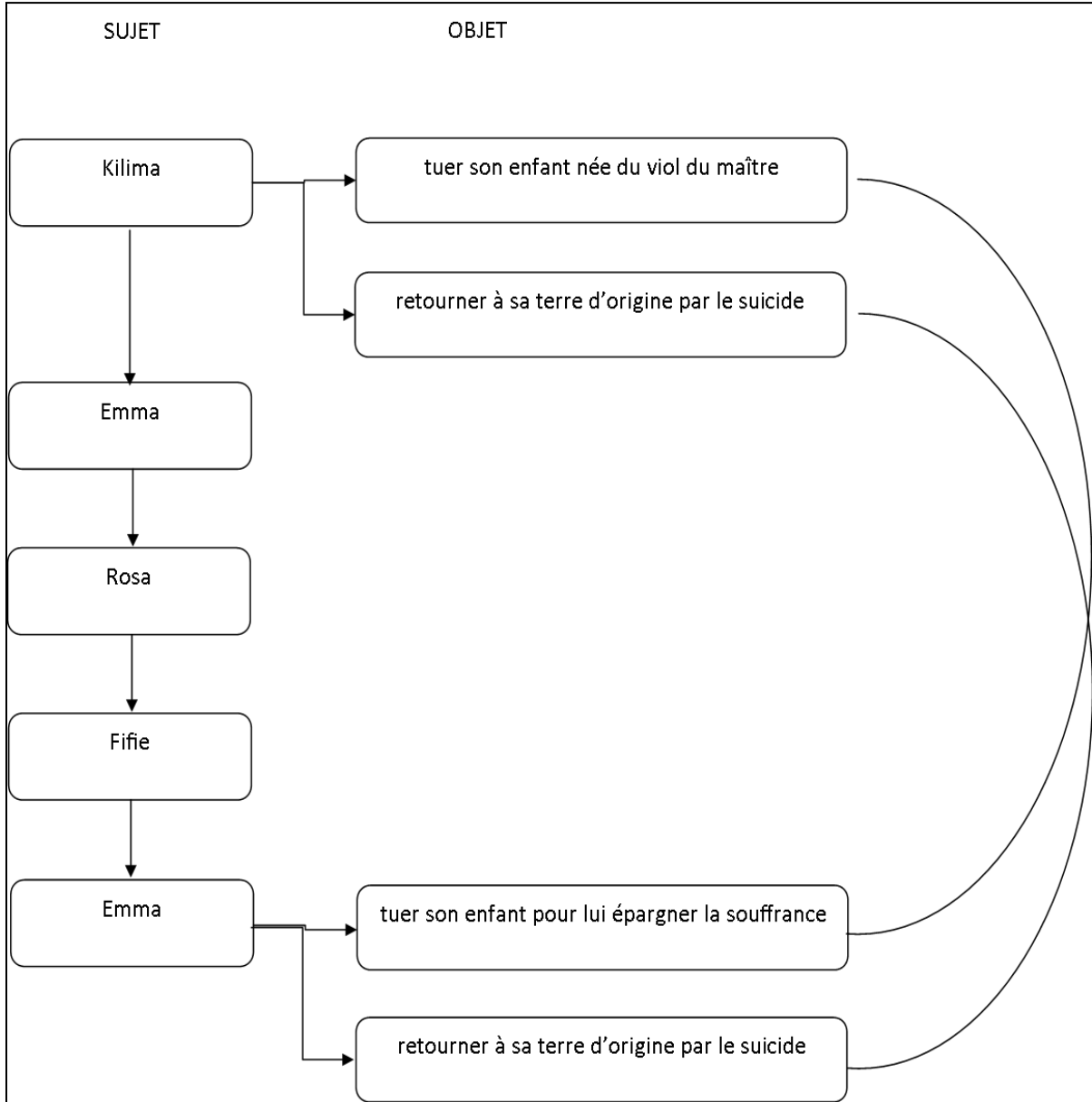
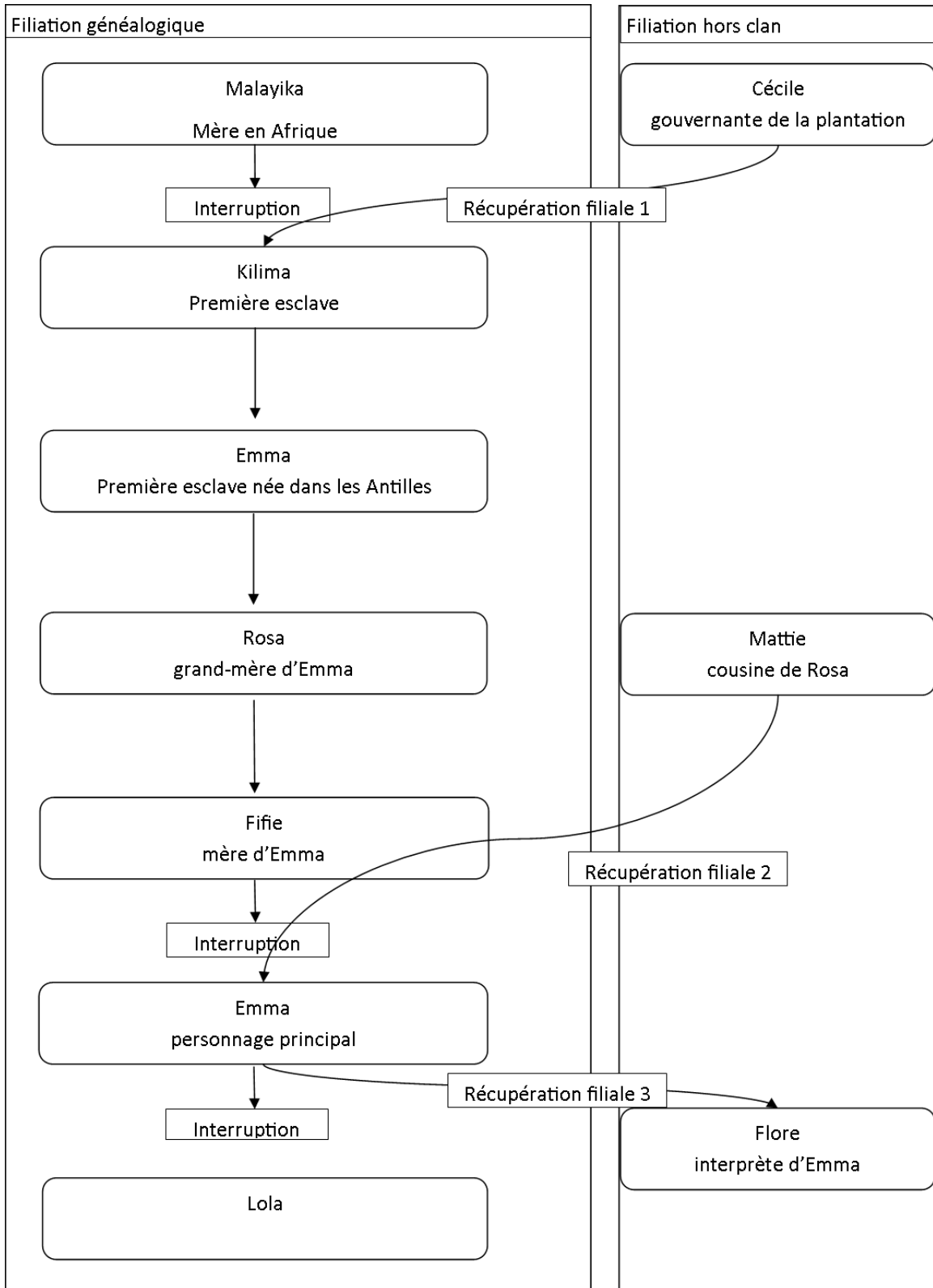


Tableau C. Les récupérations filiales hors clan



Conclusion

Dans les premiers chapitres, la question identitaire a été abordée, car c'est précisément à travers les troubles identitaires des héroïnes que se perçoit le problème de la filiation défailante. Dans *Le ciel de Bay City*, nous avons établi que l'identité d'Amy est spoliée par plusieurs facteurs –rejet maternel, déni historique– et que ceux-ci empêchent l'accès à l'histoire familiale ainsi qu'à la judéité. Dans *Le livre d'Emma*, nous avons vu qu'Emma souffre également du rejet maternel, ce qui la spolie aussi de la transmission de l'histoire familiale. Ainsi, tant Amy qu'Emma sont d'abord privées de leur filiation symbolique à cause du refus d'amour maternel. De plus, la déterritorialisation, ainsi que la marginalisation des héroïnes au sein de leur collectivité, accentue le manque de repères identificatoires. Les deux héroïnes ont donc ceci en commun qu'elles ne possèdent ni leur identité ni leur présent à cause d'un passé familial réprimé. Là où les deux romans s'apparentent tout en différant, c'est au niveau de la dépossession identitaire psychologique. Dans le cas d'Amy, c'est le syndrome de stress post-traumatique –hérité du passé refoulé de sa mère et de sa tante– qui complète la dépossession identitaire. Ce syndrome post-traumatique expose les difficultés psychiques d'Amy et ce faisant, il situe sa spoliation identitaire à un degré plus important que celui du manque de filiation symbolique; Amy est dépossédée d'elle-même psychiquement, dépouillée de son ego et hantée par un fantôme

intergénérationnel. Pour cette raison, Amy tente d'abord de fuir cette histoire trop présente, contrairement à Emma, pour qui la récupération de son histoire est voulue, mais rendue ardue par de nombreux obstacles –privation du récit familial, failles dans les livres d'histoire. Ce qui diffère dans la réappropriation de l'histoire des héroïnes, c'est donc le désir initial des protagonistes : soit retrouver cette mémoire défaillante, soit s'en éloigner.

Les autres chapitres ont servi à voir quelles stratégies les héroïnes conçoivent pour remédier à cette spoliation identitaire. Les protagonistes tentent d'abord une réappropriation de leur subjectivité par l'entremise du corps. Dans *Le ciel de Bay City*, la sexualité offre à Amy une échappatoire tant psychique que physique. Ce faisant, le corps sexué devient une tentative d'inscription dans le présent. Dans *Le livre d'Emma*, le rapport au corps noir lui vaut le rejet, ce qui l'éloigne du corps comme objet de désir. Asexuée, Emma se méfie de l'amour et y voit plutôt un outil de subjugation féminine. Ce qui unit ces deux romans, donc, c'est l'utilisation du corps comme outil d'affranchissement du passé, car le corps sert tantôt d'outil de récupération identitaire, tantôt de zone de retranchement d'un rapport de force hérité du passé. Concurrément, dans les deux diégèses, le corps s'avère également le vaisseau d'une tentative de réappropriation symbolique, notamment par le passage à la mort (Emma) ou par le rapprochement à celle-ci (Amy). C'est l'issue que trouve l'héroïne pour se libérer du poids du passé qui différencie le traitement du corps. Pour Amy, il s'agit de rapprocher son corps de l'état céleste, ou de l'envisager en cendres, afin de se débarrasser de ce passé sans pour autant trahir la mémoire des siens. Quant à Emma,

le suicide constitue une tentative de s'extirper du cycle de la malédiction ainsi qu'un dernier effort pour renouer sa filiation symbolique avec ses ancêtres. Bref, dans les deux romans, c'est d'abord par le corps que se manifestent les différents efforts des héroïnes pour se construire une identité autre que celle imposée par une histoire insoluble.

Or, nous avons vu que l'émancipation par le corps ne suffit pas à se libérer du joug de l'histoire, car le corps, à lui seul, ne peut remplacer une filiation absente chez les protagonistes, ni empêcher la hantise du passé. Dès lors, les héroïnes doivent se confronter à ce passé afin de se le réapproprier. Bien que cette confrontation au passé s'effectue de manière différente dans les deux romans, elle sert, dans les deux cas, à établir de manière incontestable le rôle primordial de la composante historique dans la filiation. L'importance de l'histoire se révèle dans les efforts des protagonistes pour la récupérer. En retrouvant les éléments cachés de leur passé, les deux héroïnes réussissent à rapiécer le récit incomplet de leur famille et ce faisant, elles parviennent à reconstituer leur genèse, comblant ainsi certaines failles de la filiation symbolique. Pourtant, même munies de l'histoire de la genèse familiale, Amy et Emma n'arrivent pas à se défaire complètement du fardeau de l'histoire. Les deux romans mettent donc en scène un passé incontournable pour la construction identitaire, mais insupportable pour les héroïnes. Dans *Le livre d'Emma*, les récits de Mattie et les connaissances qu'a acquises Emma ne l'aident pas à se libérer de l'emprise que l'histoire de l'esclavagisme exerce sur elle, ce qu'exemplifient d'ailleurs l'infanticide et le suicide. Dans *Le ciel de Bay City*, la confrontation à l'événement historique n'amoindrit pas non plus l'horreur

des tourments de la Shoah dont Amy est l'héritière. Pis encore, sa fille est aussi hantée. Ainsi, le passé inscrit dans l'horreur demeure ineffaçable et la composante historique dans la construction identitaire n'a pas l'effet libérateur attendu.

Conséquemment, nous avons établi que les protagonistes arrivaient plutôt à certaines solutions en se racontant à autrui. D'abord, c'est dans l'acte de transmission que se forme le récit qui avait fait défaut aux héroïnes. Par exemple, dans le roman d'Agnant, la transmission du récit d'Emma permet une réécriture de l'histoire dans la fiction qu'est *Le livre d'Emma*. Dans *Le ciel de Bay City*, la transmission outille la prochaine génération d'une connaissance autrefois passée sous silence. Puis, la transmission assure une continuité de l'histoire dans la génération future, même lorsque cette dernière ne vient pas du même clan. Le roman d'Agnant propose d'ailleurs une filiation à l'extérieur du clan, par l'effet d'identification de Flore à Emma. Enfin, dans les deux romans, la transmission du récit se révèle une catharsis pour les héroïnes; en léguant leur histoire à leur descendance –réelle ou symbolique–, Amy et Emma parviennent à alléger leur fardeau et à mitiger l'impact du trauma pour la génération suivante.

Ainsi, dans les deux cas, l'importance est placée sur la transmission du passé, laquelle réussit à assurer la mémoire et à amoindrir les maux insurmontables de l'histoire. De plus, la transmission permet aux héroïnes de renouer leur filiation descendante et ce faisant, de se réinscrire dans une lignée temporelle logique. Le constat qui en ressort est que, pour les héroïnes, il vaut mieux connaître leur histoire,

même lorsque celle-ci est inscrite dans l'horreur, que d'être tenues dans l'ignorance quant à leurs origines. Cette nouvelle filiation temporalisée permet aux protagonistes ou à leur progéniture –symbolique ou réelle– de s'inscrire dans leur propre spatio-temporalité.

Ainsi, la question de la passation de la mémoire s'avère centrale pour la possession identitaire, ce qui ne va pas sans rappeler l'importance de la mémoire dans la littérature migrante, dont plusieurs romans partent d'une faille identitaire. Dans cet ordre d'idée, toute littérature diasporique serait une littérature migrante et vice-versa. Le fait qu'une grande importance soit accordée au récit personnel pour retrouver sa filiation témoigne indubitablement de l'absence de genèse collective ou de bris dans la transmission de cette genèse. C'est à se demander si la prépondérance de la mémoire dans la littérature contemporaine ne témoignerait pas d'une blessure identitaire que plusieurs collectivités et individus ressentent.

Le récit fictif, individuel ou familial, peut servir à compléter une mémoire inassumée par la collectivité. Dans un monde où les formes d'altérité se multiplient et se côtoient, les discours nationaux peinent à se transformer, et lorsqu'ils le font, c'est parfois de manière maladroite. La place laissée à l'Autre reste encore trop souvent restreinte au regard que le discours dominant porte sur lui. Dans un tel contexte, cela ne surprend pas qu'il y ait un nombre grandissant d'œuvres littéraires portant sur des questions de filiation personnelle. Ces romans, qui traitent de filiation ascendante,

permettent de se recréer une filiation différente, même lorsqu'ancrée dans la fiction, et par la même occasion, comblent certaines des lacunes des discours dominants.

Bibliographie

Corpus littéraire

MAVRIKAKIS, Catherine. *Le ciel de Bay City*, Montréal : Hélio trop e, 2008.

AGNANT, Marie-Célie. *Le livre d'Emma*, Montréal : les Éditions du remue-ménage, 2002.

Corpus critique sur les auteures et les romans choisis

AGNANT, Marie-Célie. « Écrire pour tuer le vide ». *Canadian Women Studies / Les cahiers de la femme* 23, 2 (2004): 86-91

BOUCHER, Colette. « Québec-Haïti. Littérature transculturelle et souffle d'oralité : une entrevue avec Marie-Célie Agnant. » *Appartenances / Belonging* 27, 1 (2005): 195-221

BRANACH-KALLAS, Anna. « Maroon Mothers, Motherless Daughters: *At the Full and Change of the Moon* by Dionne Brand, *Le livre d'Emma* by Marie-Célie Agnant, and *Drawing Down a Daughter* by Claire Harris ». *Migrance comparée / Comparing Migration: The Literatures of Canada and Québec / Les Littératures du Canada et du Québec* Éd. Marie Carrière et Catherine Khordoc. New York : Peter Lang, 2007 : 153-169.

GBANOU, Sélom. « Langue française et identités conflictuelles *Le livre d'Emma* de Marie-Célie Agnant, ou comment rester soi dans la langue de l'autre ». *L'année francophone internationale* Université Laval, colloque 2003.

GHINELLI, Paola. « L'eau comme trace du temps : l'exemple de la littérature caribéenne contemporaine d'expression française. » *Equinoxes - A graduate journal of French and Francophone studies*, 3 (automne-hiver 2005-2006)

GOOLDGRAB, Nathalie. « Le ciel de Bay City de Catherine Mavrikakis » *La réserve* le 5 novembre 2009. Consulté le 31 mai 2010 < <http://www.librairielareserve.fr/le-ciel-de-bay-city-de-catherine-mavrikakis-sabine-wespieser-ed/>>

GOURDE, Marie-Claude. *Simulacres d'une mémoire de soi : archive, deuil et identité chez Sophie Calle et Catherine Mavrikakis*. Mémoire de Thèse : Université du Québec à Montréal : 2009.

LAFORÉST, Daniel. « Suburbain, nord-américain et québécois. *Le ciel de Bay City* de Catherine Mavrikakis », *Formules. La revue des littératures à contrainte* Paris, Reflet de lettres, 14 (2010): 211-225.

LAPOINTE, Martine-Emmanuelle et DEMANZE, Laurent. « Présentation : figures de l'héritier dans le roman contemporain » *Études françaises*, 45, 3 (2009) : 5-9.

LAPOINTE, Martine-Emmanuelle. « Récit d'une renaissance » Ouvrage recensé : *Fleurs de crachat* de Catherine Mavrikakis. Leméac, 199 p. *Spirale*, 207 (2006) : 49-50.

_____. « Sous le ciel » *Voix et Images*, 34, 2, 101(2009) : 146-150.

LEMIEUX, Bruno. « L'identité palimpseste dans *Le ciel de Bay City* » Consulté le 23 août 2011. < <http://www.cegep-rimouski.gc.ca/apefc/wp-content/uploads/2011/01/BrunoLemieux.pdf>>

MALAVOY-RACINE, Tristan. «La vie en mauve» *Voir Livres*, 2 octobre 2008. Consulté le 31 mai 2010
<<http://www.voir.ca/publishing/article.aspx?zone=1§ion=10&article=60656>>

MATA BARREIRO, Carmen. «Identité urbaine, identité migrante». *Recherches sociographiques* 45, 1 (2004) : 39-58.

NANCY, Dominique. « Catherine Mavrikakis, lectrice et insomniaque », *La revue des diplômés* (printemps 2010). Consulté le 31 mai 2010.
<<http://www.diplomes.umontreal.ca/revue/418/profil-1.html>>

NAUDILLON, Françoise. «Le continent noir des corps : représentation du corps féminin chez Marie-Célie Agnant et Gisèle Pineau». *Études françaises* 41, 2 (2005) : 73-85.

_____. « Le dire comme quête de soi et d'un monde habitable ou la parole comme brèche dans le mur du convenu » *Interfaces Brasil / Canadá, Rio grande*, 8 (2008) : 135-151.

NDIAYE, Christiane. «Récits des origines chez quelques écrivaines de la francophonie». *Études françaises* 40, 1 (2004): 43-62.

PROULX, Patrice J. «Bearing Witness and Transmitting Memory in the Works of Marie-Célie Agnant». *Québec Studies* 39 (spring-summer 2005): 35-53.

_____. «Breaking the Silence : an Interview with Marie-Célie Agnant». *Québec Studies* 41 (spring-summer 2006): 45-61.

RODRIGUES GONÇALVES, Ana Beatriz. « Conexão Brasil, Uruguai, Haiti: a Escrita Feminina Negra na América Latina ». *Ipotesi, Juiz de Fora*, 12, 1 (jan-jul 2008): 31-40.

SIEMERLING, Winfried. «Ethics as Re/Cognition in the Novels of Marie-Célie Agnant: Oral Knowledge, Cognitive Change, and Social Justice». *University of Toronto Quarterly* 76, 3 (summer 2007): 837-860.

TURNIER, Patricia. *Rencontre avec Marie-Célie Agnant*. 4 août 2008. Grioo.com Consulté le 15 décembre 2008.

Corpus théorique général

BAKHTINE, Mikhail. *Esthétique et théorie du roman*, trad. Daria Olivier, Paris : Gallimard, 1978.

DEMANZE, Laurent. « Récits de filiations » *Fabula* 7 août 2008. Consulté le 8 février 2012 <<http://www.fabula.org/atelier.php?R%26acute%3Bcits de filiation>>

FINELTAIN, Ludwig. « Les syndromes des survivants de la Shoah » *Bulletin de psychiatrie* 12 (décembre 2002). Consulté le 15 mai 2010. <<http://www.bulletindepsychiatrie.com/shoah.htm>>

GUILLEMETTE, Lucie. *La narratologie*. Signo : site internet de théories sémiotiques. Consulté le 28 décembre 2008. <<http://www.signosemio.com/Genette/narratologie.asp>>

KRISTEVA, Julia. *Soleil noir : dépression et mélancolie*, Paris : Gallimard, 1987. 12-41.

LEQUIN, Lucie. « Trajectoires trans-locales de l'imaginaire au féminin ». *Intercâmbio. Revista de Estudos Franceses da Universidade do Porto*, 1 (2008): 13-33.

LEQUIN, Lucie, et Maïr Verthuy. «L'écriture des femmes migrantes au Québec». *La recherche littéraire: objets et méthodes*. Dir. Claude Duchet et Stéphane Vachon. Centre de coopération interuniversitaire franco-québécoise. Montréal/Paris : XYZ/PUV, 1998. 415-431.

LEQUIN, Lucie, et Maïr Verthuy, dir. *Multi-écriture, multi-culture. La voix migrante au féminin en France et au Canada*. Paris : L'Harmattan, 1996.

LYOTARD, Jean-François. « Sur la force des faibles » *L'ARC* 64 (1976) : 4-12.

MOUCHENIK, Yoram. « La parole libérée des enfants cachés » (30 mn) *Association pour la recherche et l'enseignement de la Shoah* - Marseille, juillet 2007. Consulté le 23 août 2011.

<http://www.akadem.org/sommaire/themes/histoire/1/5/module_2691.php >

_____. « Réflexion sur l'identité chez l'adolescent juif », *Champ psychosomatique*, 25 (janvier 2002) : 119-128.

PELLETIER, Sylvie. « Lucie Hotte et Linda Cardinal (dir.) La parole mémorielle des femmes ». *Recherches féministes*, 15, 2 (2002) : 179-182.

ROBIN, Régine, « Vous ! Vous êtes quoi vous au juste ? : Méditations autobiographiques autour de la judéité » *Études françaises*, 37, 3 (2001): 111-125.

SIMON, Sherry. « Écrire la différence. La perspective minoritaire » *Recherches sociographiques*, 25, 3, (1984) : 457-465.

_____. « The Language of Difference. Minority Writers in Québec. » *Canadian Literature*, Supp. 1 (1987): 128-129.

YASSA, Maria. « Nicolas Abraham and Maria Török – The inner crypt » *Scandinavian Psychoanalytical Review* 25, 2 (2002): 82-91.

TODOROV, Tzvetan. *Mikail Bakhtine, Le principe dialogique*, Paris : Éditions du seuil, 1981. 31-35.

TÖRÖK, Maria, et ABRAHAM, Nicolas. *L'écorce et le noyau*. Paris : Aubier Montaigne, 1978.

ZURBANO, Roberto. « El triángulo invisible del siglo XX cubano: raza, literatura y nación ». *Temas*, 46 (avril-juin 2006) : 111-123.

Interculturalisme et écriture migrante

BISSOONDATH, Neil. *Le marché aux illusions : la méprise du multiculturalisme*. Montréal : Boréal, 1995.

BOUCHARD, Gérard, et Charles Taylor. *Fonder l'avenir ; le temps de la conciliation. Rapport abrégé*. Québec : Commission de consultation sur les pratiques d'accommodement reliées aux différences culturelles, 2008.

CARRIÈRE, Marie, et Catherine Khordoc, dir. *Migrance comparée. Les littératures du Canada et du Québec*. Bern : Peter Lang, 2008.

CHARBONNEAU, Caroline. «Exil et écriture migrante : les écrivains néo-québécois». Mémoire de maîtrise, McGill University, 1997.

CHARTIER, Daniel. «Les origines de l'écriture migrante. L'immigration littéraire au Québec au cours des deux derniers siècles.» *Voix et Images* 27.2 (80,2002): 303-316.

DEL POZO, José. « Écrivains hispano-américains et brésiliens au Québec ». Juillet 2007. Consulté le 20 août 2008. <<http://www.er.ugam.ca/nobel/r27020/id39.htm>>

GATTI, Maurizio. *Littérature amérindienne du Québec : Écrits de langue française*. Montréal : Hurtubise HMH, 2004.

GAY, Daniel. *Les noirs du Québec : 1629-1900*. Sillery : Les Éditions du Septentrion, 2004.

GOUVERNEMENT DU QUÉBEC. *Autant de façons d'être Québécois : plan d'action du gouvernement du Québec à l'intention des communautés culturelles*. Québec : Développement culturel et scientifique, 1981.

GREEN, Mary Jean. «The Quebec Novel Today: Multiple Perspectives.» *The French Review* 67.6 (1994): 922-929.

GUEYE, Abdoulaye. «Que veut dire « francophone » au Québec ? Un attribut identitaire vu par les intellectuels africains.» *Recherches sociographiques* 44.2 (2003): 349-365.

PURDY, Anthony. «Altérité, authenticité, universalité : Dany Laferrière et Régine Robin», *Dalhousie French Studies* 23 (1992): 51-59.

D'ALFONSO, Antonio. *En italiques : réflexions sur l'ethnicité*. Ottawa : L'Interligne, 2005.

HAREL, Simon. *Les passages obligés de l'écriture migrante*. Montréal : XYZ, 2005.

HAZELTON, Hugh. *Latinocanáda : A Critical Study of Ten Latin American Writers of Canada*. Montréal: McGill-Queen's University Press, c2007.

IRELAND, Susan et Patrice J. Proulx, dir. *Textualizing the Immigrant Experience in Contemporary Quebec*. Westport (Conn.): Praeger Publishers, 2004.

KALMAN NAVES, Elaine. *Putting Down Roots. Montréal Immigrant Writers*. Montréal: Véhicule Press, 1998.

KATTAN, Naïm. « Les écrivains migrants et les autres.» *International Journal of Canadian Studies* 18 (Fall 1998): 185-191.

KING, Russell, John Connell et Paul White, dir. *Writing across Worlds: Literature and Migration*. London: Routledge, 1995.

LABELLE, Micheline, et Daniel Salée. «Immigrant and Minority Representations of Citizenship in Québec.» *Citizenship Today*. Dir. T Alexander Aleinikoff et Douglas Klusmeyer. Washington, DC: Carnegie Endowment for International Peace, 2001. 278-315.

LARUE, Monique. *L'arpenteur et le navigateur*. Montréal : Fides, 1996.

MOISAN, Clément et Renate Hildebrand. *Ces étrangers du dedans: une histoire de l'écriture migrante au Québec : 1937-1997*. Québec : Éditions Nota bene (Coll. «Études»), 2001.

POTEVIN, Mélanie. L'écriture migrante : une catégorie en devenir. *Fabula*
<http://www.fabula.org/revue/document4891.php> >

POPE-HENESSY, James. *Sins of the Fathers: The Atlantic Slave Traders 1441-1807*. New York: Barnes & Noble Books, 1998.

PURDY, Anthony. «Altérité, authenticité, universalité : Dany Laferrière et Régine Robin», *Dalhousie French Studies* 23 (1992) : 51-59.

_____. «Shattered Voices: The Poetics of Exile in Québec Literature.» *Literature and Exile*. Dir. David Bevan. Amsterdam : Rodopi, 1990. 23-26.

RIBEIRO DE ARAUJO CÔRTEZ, Cristiane Felipe. *Viver na fronteira: a consciência diaspórica da intelectual diaspórica em "Um defeito de cor" de Ana Maria Gonçalves*. Belo Horizonte, Faculdade de Letras da UFMG, 2010.

ROBIN, Régine. «Sortir de l'ethnicité.» *Métamorphoses d'une utopie*. Propos recueillis par Jean-Michel Lacroix et Fulvio Caccia. Paris : Presses de la Sorbonne, 1992. 25-43.

RUPRECHT, Alvina. *Reordering of Culture: Latin America, the Caribbean and Canada in the Hood*. Ottawa : Carleton University Press, 1995.

SIMERLING, Winfried. *Discoveries of the Other : Alterity in the Work of Leonard Cohen, Hubert Aquin, Michael Ondaatje, and Nicole Brossard*. Toronto : University of Toronto Press, 1994.

TASSINARI, Lamberto. «Ethnicité, inaccomplissement et transculture: un regard transculturel sur le conflit Canada-Québec.» *Vice versa* 40 (février-mars 1993) : 10-11.

TOONDER, Jeanette den. «Pluralisme au Québec : la voix des auteurs allophones.» *Journal of Canadian Studies* 35.3 (Fall 2000) : 105-119. - Wilson Web, 1-17.

ZAGOLIN, Bianca. «Histoire d'un déracinement.» *Écrits du Canada français* 68 (1990) : 175- 192.

_____. «Littérature d'immigration ou littérature tout court?» *Possibles* 17. 2 (Printemps 1993) : 57-63.

Lectures secondaires

Marie-Célie Agnant, *La dot de Sarah*, Montréal : Éditions du remue-ménage, 1995.

Ouvrages de références

Centre national de ressources textuelles. 2012. Consulté le 20 janvier 2012.
<www.cnrtl.fr>

Le Petit Littré. 2010. Consulté le 20 janvier 2012.
<<http://littre.reverso.net/dictionnaire-francais/>>